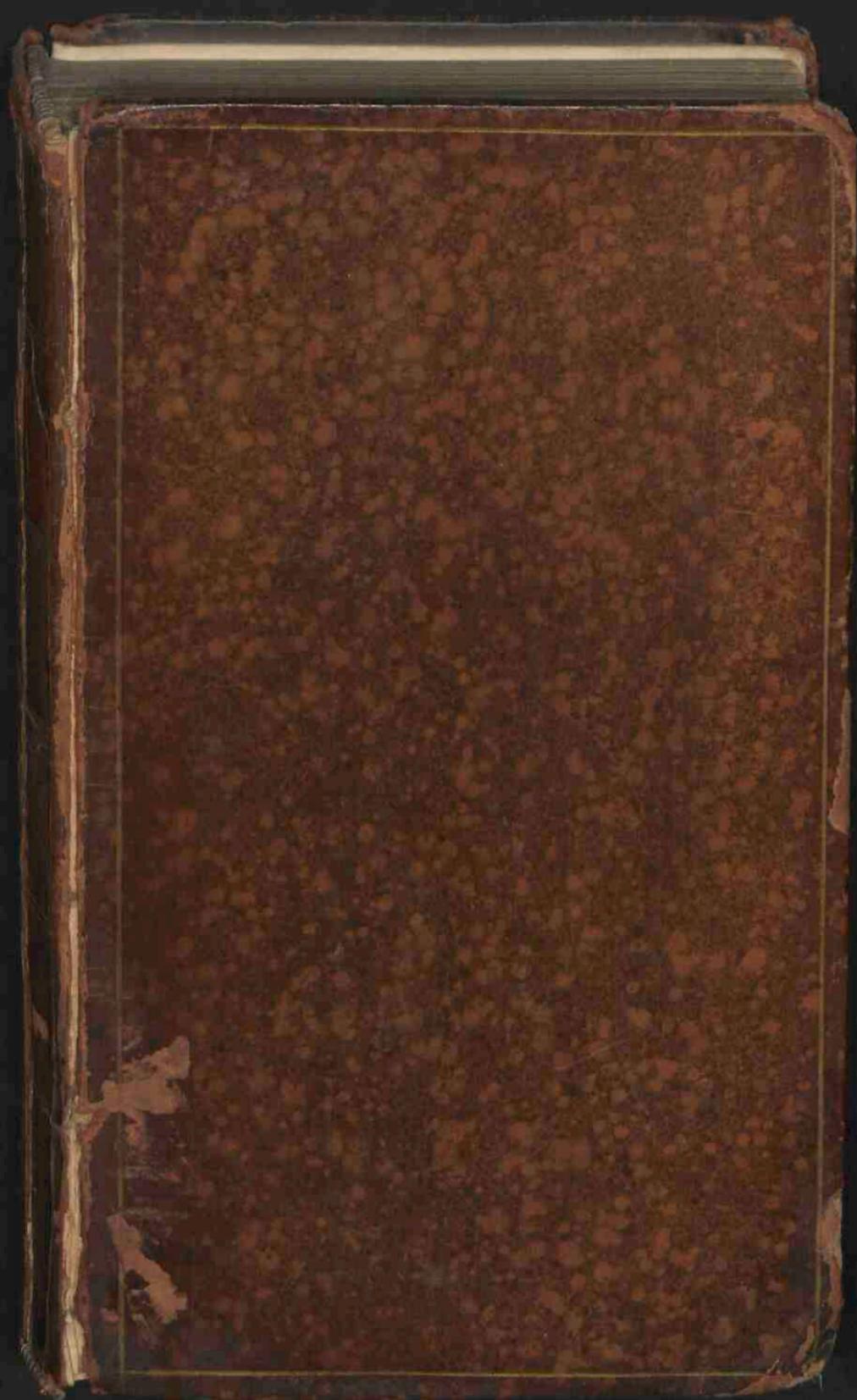




# **Histoire de Pierre de Provence, et de la belle Maguelonne.**

<https://hdl.handle.net/1874/363361>



3 Vols. coll. & ref. FCB. July 1847.

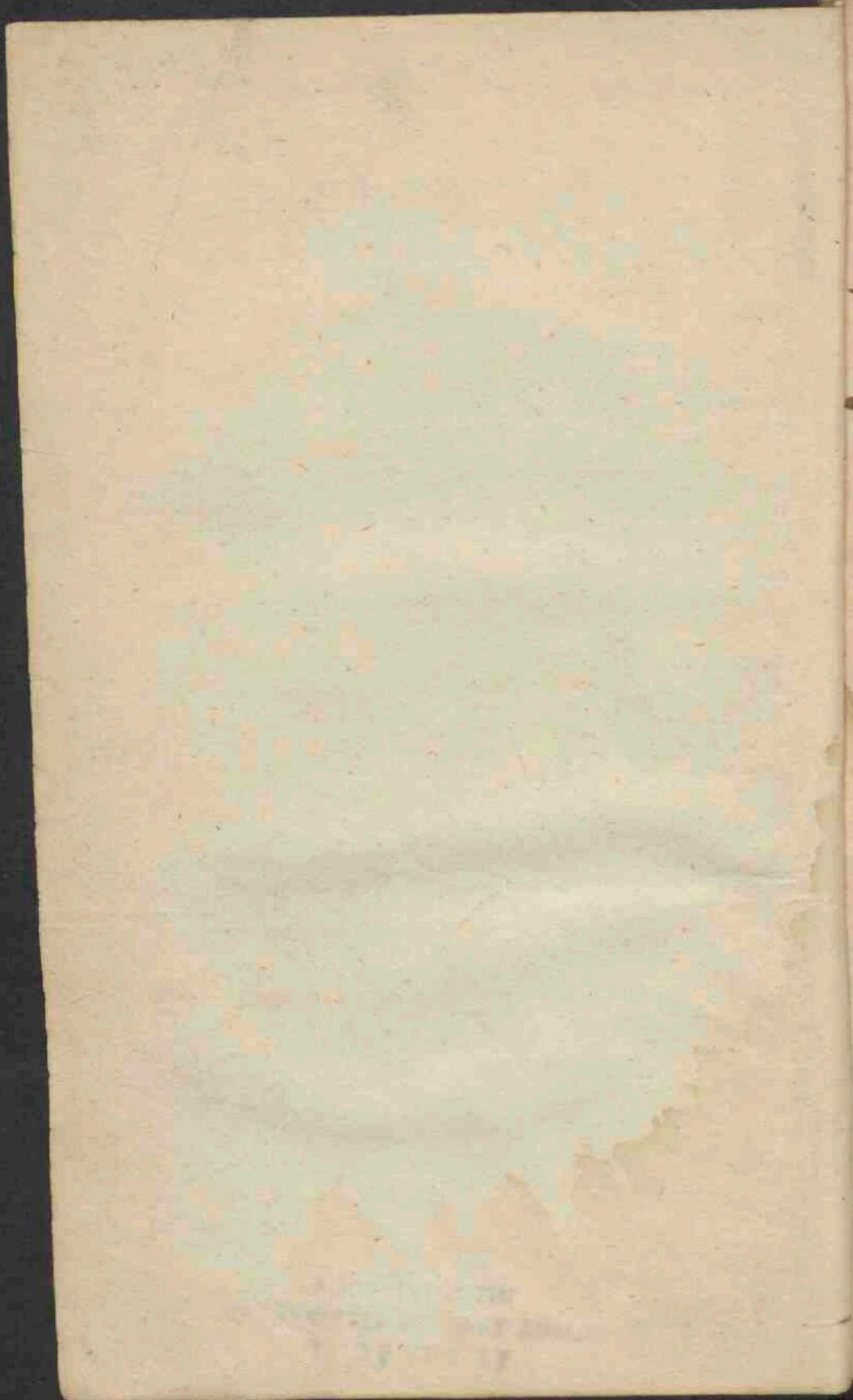
3 w

~~250~~  
150

0002137

0000

INSTITUUT VOOR  
FRANSE TAAL- EN LETTERKUNDE  
TE UTRECHT



ODC 4461-3

INSTITUUT VOOR  
FRANSE TAAL- EN LETTERKUNDE  
TE UTRACHT

Fm A Hist 1.1

---

LA BIBLIOTHÈQUE  
BLEUE,

*Entièrement refondue, & considérablement  
augmentée.*

---

TOME I.

---

CONTENANT:

Histoire de Pierre de Provence, & de la belle  
Maguelonne.

Histoire de Robert le Diable, duc de Normandie.

Histoire de Richard sans Peur, son fils.

---

THE HISTORY OF THE

EMPIRE

OF GREAT BRITAIN

AND IRELAND

TOME I

BY

JOHN HANCOCK

ESQ.

OF THE BARR

AT THE MIDDLE TEMPLE

*ye*

HISTOIRE  
DE  
PIERRE DE PROVENCE,  
ET DE  
LA BELLE MAGUELONNE.



A LIÈGE,  
Chez F. J. DESOER, Imprimeur-Libraire,  
sur le Pont-d'Isle.

---

M. D C C. L X X V I I.

MASTOIR

MEMBRE DE PROVINC

3 ANS 18 MAGISTRAT



A D A G E

COPIE DE PROCEZ, ...  
...  
...



PRÉFACE  
DE L'ÉDITEUR.

IL paroîtra, fans doute, bien fingulier ; qu'on ait pris la peine de rajeunir des ouvrages, qui, depuis plus de deux fiècles, font abandonnés au Peuple ; des Romans, que la plus mince Bourgeoise n'oseroit se vanter d'avoir lus, non pas à cause du style & du langage, qui les lui rendent aussi inintelligibles, que le jargon alambiqué de Marianne l'est, quelquefois, pour nos Petites-Maîtresses, mais précisément parce qu'ils ont fait l'amusement de la plus vile Populace, qui commence à ne plus les entendre. Ce n'est, aujourd'hui, ni la manière d'écrire des Auteurs,

ni les sujets qu'ils traitent, ni le désir de s'instruire, ni même celui de s'amuser, qui déterminent à lire; c'est l'ennui, le caprice ou la mode; c'est aussi par ces motifs que la plupart des Ecrivains sont entraînés. Mais ce n'est rien de tout cela qui a donné lieu à l'idée de refondre quelques-uns des ouvrages qui composent ce qu'on appelle *la Bibliothèque Bleue*\*.

On venoit de publier un Roman, que tout le monde s'arrachoit, parce qu'il portoit le titre de *Philosophique*: Les femmes le lisoient avec fureur, sans y rien comprendre; les Petits-Maitres le vantoient beaucoup, sans l'avoir lu, & les gens raisonnables convenoient qu'il auroit été passable, si l'Auteur l'eût réduit au quart du volume. Un homme de lettres,

---

\* Quelques personnes attribuent le nom de *Bibliothèque Bleue*, qu'on donne à la collection immense de brochures, qu'on étale sur les quais, à leur modeste couverture de papier bleu. Tout au contraire, on donne, dans certaines Provinces, le nom de *Papiers bleus*, aux membres d'un corps qui éblouit tous les autres, pour les distinguer des Gens d'Affaires d'un autre genre.

qui lit peu de Romans, eut la curiosité de parcourir le nouveau chef-d'œuvre. Il étoit, à la campagne, chez Madame de \*\*\* : Eh bien ! lui dit-elle, lorsqu'il eut achevé de lire, jugerez-vous toujours d'un ouvrage sans le connoître ; n'est-il pas vrai que celui-ci est charmant ? Quelle connoissance du monde ! Quelle imagination ! Que d'esprit ! L'homme de lettres, pour toute réponse, lui rendit le livre, & la remercia. Enfin, pressé de dire son sentiment : Je ne puis disconvenir, dit-il, que l'Auteur n'ait beaucoup d'esprit ; son ouvrage en est rempli, & c'est ce qui m'en a le plus ennuyé. Madame de \*\*\* ouvroit de grands yeux, prenoit cet homme pour un fou, & alloit se fâcher. Alors, il prit le livre, chercha l'endroit le plus intéressant, & le relut avec toute la chaleur que la situation du Héros du Roman lui inspiroit. Madame de \*\*\* triomphoit, lorsque le Lecteur, reprenant le même endroit, l'examina, phrase par phrase, & fit voir qu'il n'y avoit pas un mot qui

convînt à l'état du personnage. Madame de \*\*\* étoit toute étonnée, & ne se pardonnoit pas de s'être laiffé attendrir : C'est, lui dit l'homme de lettres, que votre cœur, entraîné par la situation, a suppléé au sentiment qui manque à l'Auteur. Combien, à pièces nos de théâtre, ne voit-on pas de spectateurs verser des larmes, qui sont aussi surpris que vous, lorsqu'à la lecture, ils ne trouvent que des mots vides de sentiment, des expressions recherchées, un style ampoulé, & toujours hors du vrai ! Quant à cette connoissance du monde, je ne vois pas pourquoi on en fait tant de cas dans un Ecrivain : Est-il donc si difficile d'en saisir le jargon, les usages, les mœurs ? Et, quand on a saisi tout cela, que tient-on ? Je conviens qu'un Auteur est blâmable de manquer de ce qu'on appelle urbanité ; mais il n'y a pas un grand mérite à la posséder chez une nation, où le plaisir est le premier lien de la société. Une connoissance plus essentielle, plus difficile, &, malheureusement,

plus négligée, est celle du cœur humain : C'est faute de cette connoissance que nos Romanciers, & nos Auteurs dramatiques, mettent l'esprit à la place du sentiment, font parler aux passions un langage étranger, raisonnent quand il faudroit toucher, amusent l'esprit, ou cherchent à lui en imposer par des expressions singulières, quand il faudroit porter dans l'ame les coups les plus sensibles. Madame de \*\* sentoit la vérité de tout ce que disoit le critique ; mais elle ne vouloit pas abandonner l'Auteur du Roman nouveau ; elle se retrancha sur le style & sur l'imagination. Qu'entendez-vous par style ? reprit l'homme de lettres : N'est-ce pas ce ton, cette couleur, que doit donner à la diction la chose qu'on peint, ou le sentiment qu'on exprime ? Madame de \*\* convint que cette définition rendoit, à peu près, l'idée qu'elle se faisoit du style. Le style est donc mauvais, reprit-il, toutes les fois qu'il n'est pas d'accord avec le fonds des choses ? Or, vous convenez que l'Auteur s'expri-

me avec esprit, lorsqu'il devoit mettre dans la bouche & dans les actions de ses personnages, le langage simple & les mouvemens impétueux des passions; qu'il rend avec véhémence des évènements ordinaires; qu'il peint avec pompe les choses les plus communes. Votre Auteur n'a donc point de style, ou, si vous l'aimez mieux, n'a qu'un style faux & menteur. Quant à cette imagination, que vous trouvez si brillante, il n'y a pas un de ces anciens Romains, qu'on ne lit plus, qui n'en offre mille fois davantage; je n'en excepte aucun. Madame de \*\* l'accusa de prévention. Il soutint son avis avec une modeste opiniâtreté, & alla si loin, qu'il mit les Romains de *la Bibliothèque Bleue* au dessus de la plupart de ceux qui composoient la sienne, du moins pour l'imagination. Elle fut indignée, humiliée même, de la comparaison. Suspendez encore votre colère, lui dit-il; je n'ai rien avancé que je ne puisse prouver: Je fais bien que, dans l'état où sont ces ouvrages, il n'est guère

possible d'en juger : Outre qu'ils ne sont , presque tous , que des traductions informes , ils sont écrits d'une manière si barbare , que vous auriez de la peine à les entendre ; ce sont de vieux tableaux qu'il faut raccommo-der après les avoir bien lavés , & à plusieurs desquels il faut mettre des fonds. Madame de \*\* , qui vouloit des preuves , sonna sa femme-de-chambre , & lui demanda l'*Histoire de Pierre de Provence* , &c. La Soubrette , étonnée , se fit répéter jusqu'à trois fois , & reçut avec dédain cet ordre bizarre : Il fallut pourtant obéir ; elle descendit à la cuisine , & rapporta la brochure en rougissant. Sa maîtresse eut la force d'en lire deux pages , & la remit au Critique , en le défiant d'en tirer parti. Il accepta le défi , se mit à l'ouvrage ; & comme il étoit fort pressé de se justifier , il n'y mit pas toute la correction dont il étoit capable. Madame de \*\* reçut sa rédaction , avec peu d'espoir de s'en amuser , la lut avec plaisir , & exhorta l'Auteur à continuer.

xij *PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.*

Ces essais sont tombés entre mes mains; je les donne tels qu'ils sont sortis de la plume de cet homme de lettres. S'ils plaisent au Public, je puis lui donner une suite de Romans anciens, plus intéressans, qui sont devenus fort rares, après avoir fait les délices de leur siècle. L'Auteur ne s'est pas contenté de les rajeunir, il a tâché de les rendre dignes de toute sorte de lecteurs, en les refondant entièrement, & en y ajoutant des situations & des épisodes nouveaux.



HISTOIRE



HISTOIRE  
DE  
PIERRE DE PROVENCE,  
ET DE  
LA BELLE MAGUELONNE.

---

CHAPITRE PREMIER.

*Education de PIERRE; ses exercices; présomption punie; combat du père & du fils.*

---

**L**A tyrannie de quelques Seigneurs, qui opprimèrent le peuple sous le nom de Rodolphe III, avoit occasionné la dissolution du royaume d'Arles. Ce Prince, foible & paresseux, s'étoit démis d'une souveraineté, dont il n'avoit conservé qu'un titre vague. Alors, ces seigneurs se réunirent, pour se partager

ses dépouilles; chacun, sous le nom de duc, comte, marquis, se fit un petit état; mais, bientôt, se trouvant frustrés dans leur partage, ils commencèrent, entr'eux, des guerres aussi sangiantes que celles qui désolèrent la Provence, lorsque les Wisigots & les Bourguignons, attirés par la beauté de son climat & par la fertilité de ses campagnes, se la disputoient par le fer & par la flamme. Enfin, lorsque les plus forts eurent fait taire les réclamations de ceux qui n'avoient pour eux que la justice, la paix ramena dans ces belles contrées les Arts & la Poésie, qui ne s'en éloignèrent jamais qu'à regret.

Jean de Provence, un des descendans des Seigneurs vaincus, avoit recueilli, de ses pères, une fortune considérable; il avoit un assez grand nombre d'amis pour disputer la souveraineté au Comte régnant; mais il eût fallu faire couler encore le sang des Provençaux; il préféra une obscurité tranquille, à une gloire meurtrière; il conserva le titre de comte, se retira à Cavaillon, & y jouit, paisiblement, de sa vertu. Il avoit épousé la fille de Don Alvarès, comte de Barcelone; le plaisir d'être aimé d'une femme aussi belle, & aussi vertueuse, lui tenoit lieu de l'empire du monde. Ils n'avoient que les mêmes desirs & les mêmes goûts. Si elle l'eût exigé, Jean eût, peut-être, eu la foiblesse de conquérir ses états; & s'il en avoit eu l'ambition, elle auroit eu assez de pouvoir pour enchaîner son courage. Pierre étoit l'unique fruit de leur amour. Leur ten-

dresse mutuelle se chargea seule de son éducation. Leur premier soin fut de l'instruire dans la religion de ses pères; il suça, avec le lait, les premiers élémens d'une morale, d'autant plus douce, que les plaisirs de l'hymen le plus fortuné en tempéroient la rigueur; il apprit, par leur exemple, que, de quelques couleurs odieuses que le libertinage nous peigne la régularité des mœurs, elle a plus de charmes pour qui en fait jouir, que le système de volupté le mieux combiné ne peut en procurer.

La Provence semble avoir été, de tout temps, le séjour de la Poésie, soit qu'un soleil plus pur & plus vif y rende l'imagination plus féconde & plus active; soit que ces contrées, offrant une nature toujours vivante, que n'attriste, presque jamais, le froid des hivers, l'esprit n'ait besoin d'aucun effort pour en saisir les tableaux les plus rians. Les Druides, chefs, prêtres & législateurs de la nation, avoient fait connoître cet art sublime aux autres peuples de la terre. L'Hercule des Gaulois, qui, chez eux, n'étoit que le symbole de l'éloquence, devança l'Hercule des Grecs: Les Bardes succédèrent aux Druides; &, lorsque les Barbares du Nord, après avoir désolé l'Italie & les Gaules, pour y former des établissemens, eurent imposé silence aux chansons des Bardes, les Muses de Provence inspirèrent les Troubadours.

Le Comte Jean & Isabelle en avoient toujours auprès d'eux: Ces époux, amans, leur donnoient le sujet de leurs vers, & dispuoient

4 *Histoire de Pierre de Provence,*

aux plus habiles, le prix du chant & de la poésie : Quoiqu'ils fussent juges & parties, ils avoient la bonne-foi de s'avouer vaincus, lorsque les Troubadours avoient mieux réussi qu'eux. Lorsqu'ils craignoient quelque surprise de leur amour propre, Jean rassembloit ses vassaux, les concurrens chantoient, & l'on jugeoit du degré du mérite de leurs airs, par l'impression qu'ils faisoient sur les auditeurs. Les maximes les plus sages, mises en action par des fictions ingénieuses, exprimées par les images les plus vraies, ou les sentimens les plus sublimes, faisoient toute leur poésie. Ils n'avoient pas encore imaginé la distinction bizarre de cet art, en poésie d'images, poésie de sentiment, & poésie du *Philosophe* \*; ils ne connoissoient qu'un seul genre, celui d'exprimer le sentiment par des images, au profit de la vertu. Leurs chansons inspiroient l'enthousiasme de la sagesse, sans avoir rien de triste ou d'austère. C'étoit par cette méthode agréable qu'Isabelle, & son Époux, faisoient goûter leurs leçons à Pierre, & qu'ils les gravoient dans son ame; ce qui n'étoit qu'un amusement pour eux, devenoit pour lui une instruction solide; son cœur & son esprit se remplissoient d'excellens principes, d'autant plus ineffaçables, qu'ils y étoient introduits par le plaisir.

Ces jeux de l'esprit étoient toujours accom-

---

\* Voyez un *Essai sur la Poésie*, lu à l'Académie Française, en 1760.

pagnés des exercices du corps ; quelque pénibles qu'ils fussent , on favoit les adoucir en les rendant amufans. Pierre n'avoit jamais entendu prononcer le mot rebutant de *devoir*. Des Jongleurs , aux ordres du Comte , venoient , tantôt le matin , tantôt l'après-midi , presque jamais à la même heure , former des danfes dans les cours , ou dans les jardins du Château ; la curiosité , ou quelqu'autre prétexte , engageoit Isabelle à les voir ; son mari la suivoit , & Pierre étoit toujours de la partie. Isabelle se méloit à leurs danfes , elle prenoit Jean , & Pierre eût été bien fâché de ne pas danser avec eux. On donnoit des récompenses à celui qui avoit mieux dansé ; Pierre parvint à en obtenir , & , bientôt , à les mériter \*. La course , la paume , & tous les autres exercices , se faisoient , à peu près , de la même manière ; les arts , les sciences , l'histoire , Pierre apprenoit tout , sans qu'on eût l'air de lui rien enseigner. Dès sa plus tendre

---

\* Note savante de l'Éditeur.

*C'est à cette occasion , à cette ancienneté , qu'il faut rapporter la chanson suivante , faite par un Troubadour , qui avoit beaucoup de gaieté.*

Jean danse mieux que Pierre ,  
Pierre danse mieux que Jean ;  
Ils dansent bien tous deux ,  
Mais , Pierre danse mieux.  
Jean danse mieux que Pierre ,  
Pierre danse mieux , &c.

*Elle se dançoit en rond.*

6 *Histoire de Pierre de Provence,*

enfance, il étoit accoutumé aux exercices militaires. Son père donnoit des courses de bague, il entroit en lice. Les enfans aiment à imiter. Pierre examinoit tout, rassembloit quelques enfans de son âge, les dressoit aux combats de la lance & de l'épée, & couroit avec eux; son père le défioit, ils couroient ensemble, & Jean étoit souvent vaincu.

Lorsque l'âge & l'expérience eurent mûri ces principes, Pierre fut un des plus redoutables Paladins. Il osa défier les Chevaliers les plus renommés, aucun ne put le vaincre, ni à la lutte, ni à la course, ni à l'épée, ni à la lance. Les Troubadours les plus célèbres, les Jongleurs les plus agiles & les plus adroits, lui cédoient la victoire. Pierre, parvenu à sa vingtième année, faisoit les délices de ses parens, &, dans toute la Provence, on ne parloit que de lui. Sa réputation parvint au Comte régnant; il fut alarmé de tant de mérite: Il craignit qu'un jour, ce jeune homme ne fît valoir les prétentions de son père. Il communiqua ses alarmes au jeune Robert, cousin-germain de Pierre, & fils de Jacques de Provence, frère de Jean. Robert étoit beau, mais rempli de présomption: Il fut irrité qu'un homme, qui n'avoit jamais paru à la Cour, eût une réputation plus brillante que lui: Il promit au Comte que, quels que fussent les triomphes de Pierre, il trouveroit le moyen de l'humilier. En effet, au premier tournois que Jean fit publier, Robert, couvert de toutes pié-

ees, se rendit à Cavaillon : Son père, qui l'aimoit beaucoup, & n'étoit pas moins présumptueux que lui, voulut être témoin de sa victoire; il s'arma aussi de toutes pièces, & partit, le lendemain, sans que Robert pût s'en douter; il eut grand soin de ne se nommer à personne, & l'armure dont il s'étoit couvert étoit inconnue à Jean & à son fils.

Chacun se rendit, de son côté, sur le champ de bataille. Robert fit un défi à son cousin, qui accepta sans le connoître; ils font le tour du champ. La taille majestueuse de Robert, son air fier & intrépide, étonnèrent les Juges & les Spectateurs. Enfin, le signal est donné, chacun court de son côté; Pierre part comme un éclair, baisse la tête sur le col du cheval, & la lance de Robert ne frappe que l'air. Pierre lui donne le temps de se remettre; Robert revient une seconde fois; Pierre l'évite, fait une volte, & le jette sur la poussière. Ils en viennent à l'épée, le combat fut opiniâtre; mais Pierre le terrasse, & le force de s'avouer vaincu : Il le prie de lever la visière de son casque; Robert, furieux, y consent, si Pierre veut commencer un combat à outrance. Ils demandent des armes offensives; Isabelle & son mari s'y opposent, & les Juges refusent le combat. Alors, le père de Robert se présente, & fait un défi à Pierre; il veut que, si le nouveau combattant est déclaré vainqueur, Pierre, & le Chevalier vaincu, restent en son pouvoir; & que si, au contraire, la victoire demeure

8 *Histoire de Pierre de Provence,*

à Pierre, il soit le maître de disposer de l'un & de l'autre. Pierre accepta les conditions. Robert ne peut souffrir qu'un inconnu, qui n'étoit pour rien dans leur querelle, vienne lui imposer des lois. S'il m'avoit vaincu, disoit-il, ce seroit tout ce qu'il oseroit proposer; qu'il se découvre, qu'il combatte; & si la fortune lui est favorable, ce que j'ai bien de la peine à croire, je verrai ce que je dois faire. Le Comte Jacques fut piqué de l'orgueil de son fils; il saisit l'occasion de l'humilier. Jacques avoit brillé dans toute espèce d'exercices, & depuis peu, il avoit remporté le prix sur un grand nombre de Chevaliers, dans un carrousel célèbre, que le Roi d'Espagne avoit donné pour les noces de sa fille. Il ne douta point qu'il ne vint à bout de Robert; & dans ce cas, sans se découvrir, il se seroit contenté d'exiger du vaincu que, devant tout le monde, il se fît reconnoître. Puisque ce jeune téméraire, dit-il, en déguisant toujours sa voix, refuse mes conditions, je le forcerai d'en recevoir de plus dures. Je demande aux Juges qu'on lui permette, quoique vaincu, de rompre une lance avec moi. Pierre, aussi-tôt, remet la sienne à Robert, qui s'élançe sur son cheval. Malgré la fureur qui l'anime, Robert sent palpiter son cœur; Jacques, de son côté, dompte sa tendresse. Les Spectateurs prennent ces divers sentimens pour une crainte mutuelle. Robert s'approche de son rival, & demande à lui parler.

Chevalier, lui dit-il, je suis fâché d'avoir à combattre contre vous; je suis résolu de me venger, sur vous, de la honte de ma défaite; ainsi, vous devez vous attendre que je ne vous ménagerai point. Je ne fais, pourtant, quel penchant secret m'intéresse à vous: Croyez-moi, il en est temps encore, découvrez-vous à moi; & si mes pressentimens ne me trompent point, je ne puis vous épargner, non la honte d'être vaincu, mais des coups, que je serois au désespoir d'avoir portés. Insensé, lui répondit le Chevalier inconnu, je n'ai engagé ce combat que pour t'apprendre que, sans la modestie, la valeur n'est qu'un don funeste: Si tu avois moins compté sur toi-même, Pierre ne t'eût point terrassé: Défends-toi. Aussi-tôt les deux combattans se séparent, & reviennent l'un contre l'autre, comme des flots poussés par des vents contraires. Au premier choc, leurs armes se brisent en éclats, leurs chevaux reculent, & les Chevaliers sont désarçonnés: Ils ne se donnent pas le temps de se remettre; ils mettent pied à terre, prennent leurs épées, & se portent les plus rudes coups; leur adresse à les parer est égale, leurs bras sont plus infatigables que leur fer, qui s'émouffe & se brise dans leurs mains. Alors, ils s'accolent, Robert terrasse son rival, qui, enfin, sans que personne l'entende, a le temps de se faire connoître à son fils. Aussi-tôt Robert se dégage, le relève, & tombe à ses pieds: Ciel! s'écrie-t-il, qui? moi! j'aurois pu? ah! je lui cède

la victoire! Les spectateurs demeurent confondus. Le comte Jean & son fils s'approchent; Robert les prie de faire retirer tout le monde: Il prend son père par la main, & le présente au comte Jean, comme le Chevalier le plus généreux & le plus brave. Le Comte Jacques présente, à son tour, Robert à Isabelle; mais ils ne veulent se faire connoître que lorsqu'ils seront arrivés au Château. On les y conduit, à peine peuvent-ils se soutenir par les coups qu'ils se sont portés. Quelle fut la surprise du Comte Jean, lorsqu'il reconnut son frère; Robert n'osoit se découvrir; Isabelle & Pierre paroissoient indignés contre un inconnu, qui, pour s'être battu avec courage & loyauté, n'en avoit pas moins mal mené leur parent. Jacques lui ordonne de lever la visière de son casque; il obéit, & sa vue produit, sur toute la famille, l'effet de la tête de Méduse. Robert ne conçoit pas par quel événement il a combattu contre son père. Jacques leur explique une énigme aussi surprenante, & ajoute qu'il n'a eu d'autre motif que de confondre l'orgueil de son fils. Il fait le plus grand éloge de son neveu, & lui persuade de voyager. Ce n'est pas que Jacques ne vît avec des yeux aussi jaloux que ceux de Robert, le mérite de Pierre; mais il crut que, dans cette occasion, il ne pouvoit, sans injustice, lui refuser son approbation, soit afin de mortifier encore plus son fils, soit pour l'écartier du Comte de Provence régnant. Isabelle & Jean vouloient retenir Ro-

bert & son père; ils refusèrent, de crainte que le secret de leur combat ne fût connu. Ils partirent dans la nuit, sans Page & sans Ecuyer, comme ils étoient venus. On fut, dans la Cour du Comte de Provence, que Robert avoit été vaincu par Pierre, & l'on ignora toujours le combat du Père & du Fils.

---

**CHAPITRE II.**

*Premières Aventures de Pierre à la Cour du Roi de Naples; son entrevue avec Maguelonne; premiers effets de leurs amours; modestie de Pierre de Provence.*

**P**IERRE s'étoit fait une si grande réputation, que les Seigneurs les plus renommés venoient, de toutes parts, féliciter son père, & prendre part à sa joie. Jean résolut de l'armer Chevalier. Il fit publier, dans toute la Provence, un tournois général, pour que cette cérémonie se fit avec plus de solemnité. Le jour fixé, il arriya des Chevaliers de tous les pays. Jean les reçut, avec une magnificence digne d'un souverain. Robert l'envieux, ni son père, ne s'y trouvèrent point; ils envoyèrent un Ecuyer pour s'excuser. Pierre gagna bien ses épérons: Il remporta le prix à tous les exercices, & sur tous les Chevaliers. Il fut armé, & déclaré un des plus vaillans qui eût encore paru. Un festin splendide suivit la cérémonie: Chacun buvoit à sa dame;

& Pierre, qui n'en avoit pas encore, buvoit tristement à celle qu'il auroit. Il étoit dans l'âge heureux, où le besoin d'aimer donne à l'ame une nouvelle existence, fait d'un caractère heureux un caractère excellent, ou d'un naturel vicieux un naturel atroce. Il sentoit se développer dans son cœur des mouvemens inconnus, qui le plongeoiént dans une ivresse délicieuse; quelquefois, ces mouvemens devenoient impétueux; &, dans ces instans, sa tendresse pour ses parens, sa complaisance pour ses amis, sa douceur envers tout le monde, sembloient augmenter; la nature lui paroissoit plus riante & plus belle; tout ce qu'elle lui offroit l'attendrissoit. Généreux & compatissant, il étoit, alors, mille fois plus sensible aux plaintes des malheureux, & plus ardent à les soulager. Il ne manquoit à Pierre, pour devenir plus parfait, qu'un objet qui pût fixer ses desirs.

Pierre étoit dans ces dispositions, lorsqu'à la fin du repas, on vint à parler de Maguelonne, fille du roi de Naples, dont la beauté attiroit à la Cour de son père tous les Chevaliers, qui, pour la mériter, tentoient les faits d'armes les plus inouis. On parla beaucoup de ses charmes & de la bonté de son caractère. On traça son portrait, que Pierre se fit répéter vingt fois. Un des Chevaliers lui demanda s'il ne comptoit pas aller courir un peu le monde, & toutes les aventures. Pierre ne répondit rien, & demeura confus & pensif.

La beauté de Maguelonne étoit empreinte dans son cœur: Il brûloit, d'ailleurs, de voir

les Cours des Princes , & d'acquérir de la gloire. Ce qui l'inquiétoit le plus , étoit comment en obtenir la permission de ses parens. Il craignoit non seulement de les affliger , mais il sentoit combien cette séparation lui coûteroit à lui-même ; son cœur étoit déchiré par mille passions différentes. La confiance qu'il avoit dans sa mère , le portoit à s'adresser , d'abord , à elle ; & , quand il étoit sur le point de lui ouvrir son cœur , il étoit arrêté par la crainte de lui déplaire. Enfin , s'armant , un jour , de courage , il va se jeter aux genoux de son père ; il lui témoigne la plus vive reconnoissance de tous les soins qu'il a pris de son éducation ; il lui rappelle , avec modestie , les avantages qu'il en a recueillis , la réputation qu'il s'est faite ; mais , à quoi , ajouta-t-il , aboutiront , & les principes que vous m'avez donnés , & le peu de talens que je puis avoir acquis , si je passe ma vie dans l'inaction ? Ce n'est pas pour soi , c'est pour être l'exemple du monde , le défenseur des opprimés , le vengeur des injures , le protecteur des malheureux , qu'un Chevalier doit vivre. J'ai formé le dessein de remplir les devoirs que ce titre m'impose : Daignez consentir que j'aie publié vos bontés , & mettre en pratique vos sages préceptes. Jean ne put entendre ce projet sans frémir , quoiqu'il en sentit la nécessité ; il fit venir Isabelle , & le lui communiqua. Cette tendre mère resta comme frappée de la foudre. Ah ! mon fils , dit-elle , mon cher fils , nous n'avons

que vous seul, vous faites toute notre consolation, & vous auriez la cruauté de nous quitter ! Et, pourquoi iriez-vous chercher, de contrée en contrée, à travers mille travaux & mille périls, une gloire qui vient au devant de vous ? Vous jouissiez de la réputation la mieux établie ; si c'est aux dons de la fortune que vous aspirez, à moins d'une couronne, que pouvez-vous désirer de plus ? Nous sommes bien éloignés de vous supposer cette espèce d'ambition : Si vous voulez remplir les devoirs de la Chevalerie, où le pouvez-vous mieux, que dans votre pays ? Croyez-vous qu'il ne vous offre pas assez d'injustices à réparer, assez de malheureux à secourir, & de bienfaits à répandre ? Non, mon fils, nous ne consentons point à votre départ ; la seule idée m'en fait horreur : Voulez-vous appesantir les maux que la vieillesse commence de rassembler sur nos têtes ? Lorsqu'au milieu de vos triomphes, vous vous rappellerez le chagrin où vous nous plongez, comment votre ame pourra-t-elle s'ouvrir à la joie ? Oh ! ma mère, s'écria Pierre, ce n'étoit que pour combler vos jours de gloire & de félicité, que j'avois désiré de me faire connoître ; l'honneur, que les pères acquièrent, ne produit aux enfans que de l'honneur ; les pères recueillent des actions glorieuses de leurs enfans, l'honneur & la volupté la plus pure. Si ma vie offre quelque trait digne d'être imité, pour qui la jouissance de l'éclat, qu'il fera dans le monde, sera-t-elle plus douce ? Sera-ce pour moi,

qui aurai satisfait mon ambition, &, peut-être, le penchant de mon cœur? ou pour vous, qui verrez le fruit des bons principes que vous m'avez donnés? Balancez le plaisir que vous trouverez à me voir languir, auprès de vous, dans une obscure oisiveté, & la satisfaction que pourra vous procurer la réputation à laquelle j'aspire; &, lorsque vous aurez bien pesé l'un & l'autre, si vous trouvez plus avantageux de me retenir, je renonce à mon projet; mais, surtout, compensez la peine que vous fera mon départ, avec le chagrin que j'aurai à me séparer de vous, & qui m'a empêché, jusqu'à ce moment, de vous demander la permission que je vous demande encore, malgré moi.

Le Comte Jean, & Isabelle, fondoient en larmes, & ne pouvoient blâmer Pierre, qui paroïssoit aussi affligé qu'eux. Enfin, ils l'embrassèrent, & lui accordèrent ce qu'il demandoit. Ils exigèrent seulement de lui, qu'en quelque lieu de la terre qu'il allât, il leur donnât de ses nouvelles autant qu'il le pourroit. Dès ce moment, le Comte ne s'occupait plus, que du soin des équipages de son fils, & lui rappela tous les bons principes qu'il lui avoit donnés: Il lui choisit des domestiques fidèles & sages, & lui fit présent de ses meilleurs chevaux. Isabelle l'accabla de dons & de caresses, & lui recommanda, surtout, trois riches anneaux, qu'elle lui remit.

Pierre partit, enfin, & dirigea sa marche vers l'Italie: Il arriva à Naples, où régnoit le père de la belle Maguelonne. Quoiqu'il eût une suite

brillante, il ne voulut point être connu; il défendit à ses gens de prononcer son nom dans l'hôtellerie. Il prit des informations sur le caractère du Roi, sur les coutumes & les usages du pays, & sur les Chevaliers qui étoient, alors, dans Naples. Son hôte, qui l'instruisoit de tout, lui apprit que, depuis peu, il étoit arrivé un Chevalier, d'une valeur & d'un courage à toute épreuve, à qui le Roi témoignoit beaucoup d'estime, & en faveur duquel il avoit ordonné des joutes pour le Dimanche suivant, & que la Princesse devoit les honorer de sa présence.

Pierre attendit ce jour avec la plus vive impatience; il prit deux Clefs pour sa devise; il les fit broder sur ses habits & sur les harnois de ses chevaux. Dès le point du jour, paré de tout ce qu'il avoit de plus précieux, il se rendit au camp; il attendit l'heure marquée pour les joutes. Le Roi & la Reine, accompagnés de Maguelonne & de toute la Cour, arrivèrent, enfin. Pierre reconnut aisément la Princesse au portrait, qu'on lui en avoit fait, & trouva qu'elle étoit au dessus de tout ce qu'on lui en avoit dit. Suivi d'un Écuyer & d'un Page, il se plaça modestement dans l'endroit le plus éloigné, &, néanmoins, à portée de considérer Maguelonne.

Le Héraut cria que les Chevaliers qui voudroient combattre en l'honneur des Dames, pouvoient se présenter. Henri de Caprara parut aussi-tôt, & un des Chevaliers du Roi marcha contre lui; mais Caprara, d'un coup de

sa lance, qui se rompit, le renversa, lui & son cheval; celle du Chevalier lui échappa des mains, & tomba entre les jambes du cheval de Caprara, qui fut renversé à son tour. Quelques amis du Chevalier publièrent que Caprara avoit eu du désavantage; ce soupçon l'indigna; il ne voulut point combattre. Pierre se disoit tout bas: l'orgueil est une passion bien inconséquente; un second combat eût bien mieux justifié Caprara, que sa retraite.

Le Chevalier, qui avoit renversé Caprara, étoit le tenant: Le Héraut cria que s'il y avoit quelque Chevalier qui voulût combattre, il pouvoit se présenter. Pierre s'avance, avec une modeste fermeté, défie le Chevalier, & lui porte un si rude coup, qu'il le jette à dix pas de son cheval. Les spectateurs sont étonnés; le Roi veut savoir quel est ce brave étranger; un Héraut vient le lui demander de sa part. Dites au Roi, répondit Pierre, que je suis un pauvre Chevalier François, qui ne cherche que l'honneur, qui a fait vœu de ne dire son nom à personne, & qu'il le supplie de ne pas exiger qu'il le lui dise. Le Roi, loin de lui savoir mauvais gré de cette réponse, loua sa modestie; il admira bien plus son courage, lorsqu'il lui vit abattre tous les Chevaliers qui se présentèrent, poussant vigoureusement les uns de sa lance, frappant les autres de son épée, évitant avec une légèreté surprenante tous les coups qu'on lui adressoit, soit en voltigeant, soit en les parant; son agilité n'étoit pas moins redoutable, que sa force. Le Roi ne put s'empê-

cher de convenir que jamais il n'avoit vu un Chevalier aussi vaillant, & qui eût autant de grâces. Maguelonne enchériffoit sur les éloges. Les Chevaliers même qu'il avoit vaincus, prenoient part à sa gloire; Caprara surtout, devient, dès ce moment, son meilleur ami. Maguelonne étoit si charmée de le voir combattre, qu'à sa prière, le Roi ordonna plusieurs autres tournois; il en sortit toujours avec le même éclat, & la Princesse ne le voyoit jamais, qu'elle ne sentît augmenter son estime. Elle avoit vu bien des Chevaliers, aucun n'avoit fait sur elle la même impression. Elle justifia le désir de savoir son nom, par l'envie que son père en avoit témoignée le premier; il avoit répété plusieurs fois, que l'inconnu avoit des manières trop nobles, un courage trop supérieur, pour n'être pas d'une illustre origine, & elle en concluait qu'il falloit le traiter en conséquence, & prendre tous les moyens de découvrir son nom. Maguelonne réunissoit la douceur & la vivacité; elle avoit toutes les vertus d'une ame tendre, & toutes les qualités d'un esprit actif & pénétrant; mais, dans ce moment, le sentiment qui la dominoit, étoit la crainte que son père ne manquât aux bienséances. Elle eût désiré de pouvoir dire à son père d'attirer l'étranger à sa cour; elle n'osoit lui tracer les moyens sûrs qu'elle croyoit avoir pour satisfaire la curiosité de son père, car elle mettoit tout sur le compte du Roi.

Tandis qu'elle rouloit dans sa tête mille desseins, qu'elle voyoit par-tout des obstacles,

qu'elle accusoit en secret le peu d'égards qu'on avoit pour l'inconnu, qu'elle s'en prenoit à son père si l'on ne savoit pas encore qui il étoit, le Roi, sans recourir à aucun des projets inutiles que sa fille formoit, envoya retenir le Chevalier, avec plusieurs de ceux qui avoient combattu contre lui, à dîner, pour le lendemain, dans son palais.

Si Maguelonne fut charmée de cette invitation, quel plaisir en ressentit Pierre, qui brûloit de la voir de plus près! le Roi le plaça à côté de sa fille pour lui témoigner plus particulièrement le cas qu'il faisoit de lui. Les repas des Rois ne sont pas toujours les festins des Dieux; le cérémonial incommode, la contrainte & le respect, en bannissent souvent le plaisir & la gaieté. Pierre, sans oublier qu'il étoit assis à côté du Roi, ne fit attention qu'à la beauté de sa fille; il dévorait ses soupirs, & son cœur étoit déchiré par la passion la plus vive. Maguelonne éprouvoit les mêmes sentimens, & n'en vouloit rien croire; elle prenoit ses transports pour de simples mouvemens d'une admiration légitime, & sa tendresse, pour une estime qu'on ne pouvoit refuser à tant de vertus. Lorsque le dîner fut fini, la conversation devenant plus générale, Maguelonne, après avoir dit quelques mots, qu'elle crut très-flatteurs, aux autres Chevaliers, s'adressa à Pierre d'un ton qu'elle croyoit marquer beaucoup d'indifférence. L'impression que votre valeur & votre sagesse, lui dit-elle, ont faite sur le Roi & sur la Reine, est si forte,

que si elle a échappé à votre amour propre, il faut que vous soyez l'homme le plus modeste qu'il y ait sur la terre. Ils vous regardent comme le plus bel ornement de leur cour; &, ce qui prouve la solidité du jugement qu'ils ont fait de vous, c'est que ceux qui auroient le plus d'intérêt à vous porter envie, ne peuvent s'empêcher de vous aimer. Le plus grand plaisir du Roi, de la Reine & des Dames, est de vous voir, ici, le plus souvent que vous pourrez. C'est la seule marque de reconnaissance qu'ils exigent de vous; & vous êtes trop courageux, pour être ingrat.

Pierre étoit moins pénétré des marques de la bonté du Roi, que de celle de la Princesse; après l'avoir priée de les remercier, il ajouta, que ce qui le flattoit le plus, étoit l'honneur, qu'elle daignoit lui faire, de lui expliquer les intentions du Roi, n'ayant rien fait encore pour mériter qu'elle ne le vît point avec répugnance à la Cour; il s'obligea, si elle ne le désapprouvoit point, de se consacrer tout entier à son service : Le désapprouver, dit-elle, non, non; je vous retiens, dès ce moment, pour mon Chevalier. Elle alloit continuer; lorsque la Reine sortit; la Princesse se vit, à regret, obligée de la suivre; mais, avant de se séparer de Pierre : Brave Chevalier, lui dit-elle, venez le plus souvent qu'il vous sera possible. Vous êtes François, j'ai toujours désiré de connoître les mœurs & les usages de votre nation; je suis fâchée de ne pouvoir vous mettre sur cette matière; j'es-

père que je serai plus heureuse une autre fois. La Princesse sortit, aussi-tôt, avec sa mère, & Pierre resta, avec les autres courtisans, auprès du Roi, qui l'interrogea encore sur son pays, & sur son nom; il lui répéta qu'il étoit François & Chevalier; qu'il n'avoit qu'une fortune médiocre, & un grand désir d'acquérir de l'honneur, & qu'il le supplioit encore de ne pas exiger qu'il dît son nom. S'il étoit connu, ajouta-t-il, par les actions de mes ancêtres, j'aurois à craindre, si je ne les égalois point, de faire tort à un nom illustre; je craindrois encore, ce qui n'arrive que trop souvent, que ceux qui seroient témoins de mes faits, ne les honorassent à cause du nom que mes aïeux m'auroient transmis, & je ne veux rien devoir qu'à moi-même. Si, par hasard, j'étois d'une naissance obscure, ou, du moins, simple gentilhomme, je ne voudrois faire connoître mon nom, que lorsque je l'aurois illustré. Le Roi approuva l'étranger, il lui promit de ne plus lui marquer aucune curiosité à ce sujet, & de ne considérer en lui que lui-même.



---

 CHAPITRE III.

*Conversation intéressante de Maguelonne & de Nicé; manière de philosopher de la Princesse sur le préjugé de la naissance; message de Nicé, ses remontrances inutiles.*

**P**IERRE voulut, en vain, se rendre compte des sentimens qu'il éprouvoit; il les comparoit à tous ceux qui l'avoient agité jusqu'à ce moment; son cœur n'avoit encore connu que ceux de l'amitié, de la tendresse pour ses parens & de la gloire; Maguelonne avoit quelque chose de plus séduisant; son idée seule le jetoit dans une rêverie profonde, son nom le faisoit tressaillir; il passoit, malgré lui, de la joie à la tristesse, du respect au désir, de l'espérance à la crainte. Le son de voix de Maguelonne retentit, sans cesse, au fond de cœur, son image est toujours présente à ses yeux: Il ne conçoit point quelle est cette passion, si douce & si impérieuse. La gloire l'avoit tyrannisé & le dominoit encore; mais elle n'enflammoit pas son sang dans ses veines.

Maguelonne, de son côté, n'étoit guère moins agitée; elle avoit vu avec indifférence une foule de Chevaliers s'efforcer à lui plaire, & Pierre, sans aucun effort, s'étoit rendu le maître de toutes les facultés de son ame. Elle ne pensoit qu'à lui, elle ne voyoit que lui;

elle se le représentoit aux prises avec ses rivaux; la crainte lui rendoit tous ses dangers présens; les grâces qu'elle avoit admirées en lui, lui paroïssent plus touchantes dans le silence & la retraite; la modestie, avec laquelle il s'étoit défendu de dire son nom, exagéroit ses vertus aux yeux de son amante; l'imagination prêtoit les mêmes charmes à ce qu'il avoit dit & à ce qu'il n'avoit pas voulu dire. Le cœur de Maguelonne ne pouvoit suffire aux mouvemens qui l'agitoient. Jusqu'alors, elle avoit partagé sa tendresse entre son père, sa mère, & Nicé sa nourrice; Nicé venoit d'entrer dans son septième lustre; elle aimoit Maguelonne comme sa fille; l'amour l'avoit unie, dès ses plus jeunes ans, au fils d'un vieux Ecuier, dont le Roi de Naples avoit négligé de récompenser les services. L'Amant de Nicé trouva un obstacle à ses feux dans la médiocrité de la fortune de son père; il alla se jeter aux genoux du Roi, il lui présenta Nicé; le Roi les unit, & accorda une pension au vieux Ecuier, & donna de l'emploi à son fils. Nicé donna bientôt à son mari un gage de sa tendresse; la Reine se chargea de l'enfant, & fit nourrir Maguelonne, sous ses yeux, par Nicé. Les mères, les Reines même, doivent s'attendre, si les enfans qu'elles nourrissent d'un lait étranger ne sont pas des ingrats, qu'ils partageront, tout au moins, leur affection entr'elles & leurs nourrices. Maguelonne avoit pour la Reine le plus grand respect, & la plus vive tendresse; mais elle avoit con-

servé pour Nicé la confiance la plus aveugle.

Depuis que Maguelonne avoit vu Pierre, le sommeil avoit fui de ses yeux; une inquiétude inconnue & nouvelle ne permettoit plus à ses sens de se livrer au repos. Les soucis s'allègent en se communiquant, & ceux que l'amour cause, deviennent des tyrans, quand on les force au silence. Sur la fin d'une nuit, que Maguelonne avoit passée dans le trouble & l'agitation, elle forma le dessein d'ouvrir son cœur à Nicé. A peine eut-elle pris cette résolution, qu'elle se trouva plus tranquille; elle s'assoupit & retrouva Pierre dans le sommeil; à peine l'aurore eut-elle montré ses premiers rayons, qu'elle alla trouver sa nourrice, qui couchoit auprès de son appartement, & dont elle favoit que le mari étoit absent pour le service du Roi.

O ma chère Nicé, lui dit-elle en l'embrasant, prends pitié de ta fille; si jamais elle eut besoin de ton secours, c'est dans ce moment. Nicé, à demi éveillée, craignit que quelque malheur ne fût arrivé à Maguelonne; elle la pressa de la tirer d'inquiétude: Dis-moi, reprit la jeune amante, tu as vu ce Chevalier qui, depuis trois jours, remplit Naples du bruit de ses exploits, as-tu quelque moyen de découvrir qui il est, quelle est son origine? Si j'en crois mon cœur, il est au dessus des héros & des Rois; je ne sais, mais depuis que je l'ai vu, je ne suis plus à moi; je t'ai entendu raconter les amours de ton mari pour toi, tes premiers feux pour lui; Nicé, quand je  
compare

compare ce que tu disois alors, à ce que je ressens aujourd'hui, certainement, ce que j'éprouve doit être de l'amour; mais qu'il est différent du tien! A peine me paroissais-tu émue, & moi, & moi! Nicé... Maguelonne, les yeux humides & étincelans, embrassoit sa nourrice, & commençoit vingt propos qu'elle n'achevoit pas; faisoit mille questions, dont elle n'attendoit pas les réponses.

L'aurore avoit chassé les ombres de la nuit; dans ces momens, si terribles aux amans, & si délicieux pour les époux, il ne fut pas si difficile à Maguelonne d'attendrir Nicé. Ah, ma fille! dit-elle, que je vous plains! il n'est que trop vrai que vous aimez, & malheureusement, celui que vous aimez est un étranger qui n'est connu de personne: Tout ce dont il convient, c'est qu'il est sans fortune; il ne dit rien sur sa naissance; s'il étoit d'une illustre origine, pourquoi se cacheroit-il? Sa valeur & ses grâces ont, je l'avoue, de quoi flatter les désirs d'une femme; mais est-ce assez pour vous? Née du sang des Rois, fille d'un Roi puissant, seule héritière d'un des plus beaux trônes du monde, est-ce sur un aventurier que va se fixer votre choix? Nicé, reprit Maguelonne, tu me parles de trônes, de grandeurs, de fortune, qu'est-ce que tout cela a de commun avec l'amour? Tu me ferois détester mon rang, s'il me défendoit d'être sensible aux vertus d'un honnête homme; parce qu'il n'est ni riche, ni puissant. Les grandeurs devroient être le prix de la valeur, & non de la

naissance; mais, cruelle Nicé, qui t'a dit que celle de l'étranger étoit vile? Ce n'est que parce que tu le crains, que tu t'opposes à mes desirs; eh bien! va, employe toute ton adresse pour découvrir quel est son pays, quels sont ses parens: Ce n'est pas que je doute de rien, je veux seulement me justifier auprès de toi. Je veux que tu puisses m'aider de tes conseils sans avoir à rougir. La nourrice reprit, & si, par malheur, mes découvertes m'apprennent que cet inconnu est né dans un rang indigne de vous!.... Alors, répondit Maguelonne, alors, je regarderai comme une folie le préjugé qui décore un fat du mérite de ses aïeux, & qui avilit l'homme de mérite, parce que ses aïeux n'en avoient point. Ah, ma pauvre fille! s'écria la bonne nourrice, l'amour la rend folle, il la fait raisonner comme un des sept Sages de la Grèce. Ma chère amie, reprit Maguelonne, tu m'as tenu lieu de mère, ne m'abandonne pas dans cette occasion: Ah! sans toi, que vais-je devenir? Victime des préjugés, il faudra que je meure. Je fais ce que je dois à mon père, & comme père, & comme souverain; bientôt, forcé par je ne sais quelle politique, il disposera de ma main en faveur de quelque prince que je n'aurai jamais vu, & qui croira me faire grâce en l'acceptant. Nicé, cette pensée me fait frémir plus que jamais. Si tu découvres que l'étranger est d'un état tel que le mien, alors, Nicé, je profiterai de l'ascendant que ma tendresse me donne sur mes parens, pour

les disposer en sa faveur. S'il n'est pas né prince, sans désobéir à mon père, je trouverai assez de prétextes pour éloigner tous les mariages qu'on proposera. Je connois assez l'esprit flexible des courtisans pour les mettre tous dans mes intérêts quand j'aurai besoin d'eux, contre les intérêts même de la politique. Ils tiennent tout de moi, ils me seconderont; mon père est d'un âge avancé, tu fais que je donnerois ma vie pour prolonger la sienne; mais, selon l'ordre commun de la nature, je dois lui survivre; quand ce ne seroit que d'un jour, ce jour sera à l'étranger; quel qu'il soit, je saurai bien l'élever jusqu'à moi!... Il est tard, lève-toi, ma chère amie, va, cours, pénètre jusque chez l'inconnu; interroge, presse, &, s'il le faut, dis-lui tout ce que je sens pour lui, je n'en rougirai point; l'amour cesse d'être une foiblesse, quand il s'attache à la vertu. Adieu, tu connois l'état de mon cœur, ma vie est entre tes mains.

Maguelonne, plus tranquille, rentra dans son appartement, & se remit dans son lit, jusqu'à ce que ses femmes entrèrent. Pour Nicé, elle s'habilla à la hâte, s'étourdissant tant qu'elle pouvoit sur les suites de la démarche qu'elle alloit faire.

Pierre, non moins sensible, mais plus timide que Maguelonne, n'osoit se flatter de lui avoir plu; quoiqu'elle lui eût parlé avec trop de bonté, pour craindre de lui être tout à fait indifférent, il étoit bien éloigné de croire qu'il eût fait une impression aussi vive sur elle;

il eût voulu lui faire connoître ses sentimens, il étoit retenu par sa timidité; il crut qu'il valoit mieux attendre que le temps & ses services eussent préparé l'ame de Maguelonne à recevoir l'aveu de son amour. Il étoit occupé de ces différentes idées, lorsque Nicé entra chez lui. Pierre courut au devant d'elle; il savoit qu'elle étoit la confidente de la Princesse, & il n'osoit lui demander à quelle occasion elle étoit venue. Votre surprise m'étonne, lui dit Nicé; beau, jeune, brave & vainqueur de tous nos Chevaliers, devez-vous trouver extraordinaire de voir une femme, à cette heure, dans votre appartement? Tout Chevalier est le protecteur des belles: Peut-être suis-je la première qui viens réclamer votre secours; mais, certainement, je ne serai pas la dernière: Qui? moi! s'écria Pierre, je serai assez heureux pour vous être de quelque utilité? Parlez, Madame, disposez de mon bras. Non, dit Nicé, ce n'est pas de votre valeur dont j'ai besoin, c'est de votre confiance. Chevalier, vous aurez pour amis tous ceux qui vous connoîtront; le Roi & la Reine vous aiment déjà comme leur fils; la Princesse a pour vous les sentimens que vous méritez; ils n'ont pas besoin de savoir votre nom, pour être persuadés que votre naissance répond à votre mérite; mais ils craignent, & la Princesse plus que personne, que des courtisans méchans & jaloux ne se servent du prétexte de votre silence pour vous nuire. L'intérêt qu'elle prend à vous, la rend inquiète; elle désire que vous

lui donniez la satisfaction de savoir qui vous êtes, afin que, dans l'occasion, elle puisse prendre votre défense : Elle vous promet le secret le plus inviolable, & je puis vous assurer qu'elle vous saura gré de votre confiance.

Pierre, après un moment de réflexion, dit à Nicé, que ni la crainte des intrigues de la Cour, ni celle de passer pour un homme sans parens, ne le détermineroient jamais à déclarer son nom; que le seul désir de plaire à la Princesse le forçoit d'avouer qu'il étoit né d'une famille illustre, & connue en France; qu'il n'attachoit quelque valeur à ce titre, que parce que la Princesse sembloit en faire quelque cas : Elle en fait aussi peu que vous, dit Nicé; mais tel est l'empire du préjugé, que les Grands ne s'estiment qu'autant qu'ils peuvent compter un certain nombre d'aïeux, & que, dans leurs alliances, ils ne donnent pas seulement au vice ennobli la préférence sur la vertu roturière, mais qu'ils la regardent comme une flétrissure. Maguelonne ne vous en eût pas moins estimé, si vous n'eussiez été qu'un homme de mérite. Elle veut que le courtisan vous honore & vous respecte, & ce que je vais lui apprendre lui fera le plus grand plaisir.

Pierre étoit au comble de la joie; il donna à Nicé une bague dont la Comtesse de Provence lui avoit fait présent; je n'oserois, dit-il, l'offrir à la Princesse : De quelque prix que cet anneau soit à mes yeux, il n'est pas digne d'elle. Nicé voulut savoir de qui il le tenoit;

c'est de ma mère, dit le Chevalier, elle me le recommanda, quand je me séparai d'elle; je serai trop heureux, puisqu'il ne m'est pas permis de le lui présenter, qu'il appartienne à la personne que Maguelonne aime le plus. Eh bien, reprit Nicé, pour vous récompenser de votre confiance, je m'engage à le faire accepter à Maguelonne. Adieu : Venez à la Cour; on vous y attend avec impatience.

La Princesse attendoit Nicé, qui lui raconta tout ce qui s'étoit passé; elle ne lui cacha point que le Chevalier avoit pour elle les mêmes sentimens qu'elle éprouvoit pour lui; elle ajouta : Voilà un anneau qu'il m'a donné; le prix qu'il y attache le rend inestimable à ses yeux : Il le tient de sa mère, & c'est par rapport à vous qu'il m'en a fait le sacrifice; à toi, ma chère Nicé, reprit Maguelonne? Je ne te l'envie pas; cependant, tu peux y mettre le prix que tu voudras, & cède-le-moi. Nicé se mit à rire, apprit à Maguelonne la délicatesse du Chevalier, & lui donna l'anneau.

Maguelonne, au comble de la joie, ne cessoit de parler du Chevalier; elle vouloit que Nicé pousât la complaisance jusqu'à lui faire savoir tout ce qu'elle sentoit pour lui; Nicé, qui voyoit, avec plus de sang-froid, les suites de cet amour, voulut en représenter les dangers à la Princesse; songez-vous, lui dit-elle, que ce seroit vous compromettre, que vous attireriez sur lui la colère du Roi, & qu'enfin, à votre âge, il ne vous est pas permis de disposer de votre main?

Que les amans sont injustes quand on contraire leurs passions ! Maguelonne s'emporta contre Nicé, protesta qu'elle n'auroit jamais d'autre époux que le Chevalier, & la menaça d'aller elle-même tout déclarer à son père ; enfin, elle finit par se jeter aux pieds de sa nourrice, en la suppliant d'avoir pitié d'elle. Nicé se laissa fléchir ; seulement, elle exigea qu'elle se laissât conduire par ses avis. La nourrice espéroit qu'elle pourroit détruire, peu à peu, ces premières impressions, mais elle s'aperçut que Maguelonne étoit sans cesse occupée de son objet ; mille songes le lui retraçoient dans le sommeil, pendant lequel elle lui avouoit sa foiblesse, & le forçoit de lui apprendre son nom & son origine, afin, du moins, qu'elle fût quel étoit celui à qui elle avoit donné son cœur ; la pauvre Nicé jugea que sa fille ne guériroit jamais de la blessure qu'elle nourrissoit, & ne s'attacha plus qu'à l'aider de ses conseils.

---

#### C H A P I T R E I V.

*Inquiétude satisfaite ; secret confié ; mariage promis & commencé ; gages donnés & reçus.*

**P**IERRE étoit dans l'inquiétude de savoir quel avoit été l'effet du message de Nicé ; dans la crainte qu'il n'eût déplu à Maguelonne, il n'osoit paroître à la Cour. Il eut recours à la nourrice ; elle le rassura & lui promit de s'intéresser pour lui, à condition que son amour

n'auroit que des vues honnêtes. Pierre jura qu'il aimeroit mieux mourir que de penser autrement. Aimer, servir & respecter Maguelonne, étoit le seul but qu'il se proposoit ; tout autre lui paroïssoit indigne d'un Chevalier. Il s'éleva avec une force qui enchantâ Nicé, contre les vils corrompateurs qui se font un jeu de la séduction : Puis-je périr à vos yeux, s'écria-t-il, si, entraîné par une passion avilissante, il m'arrive jamais de porter un regard téméraire sur l'objet de ma tendresse ! J'adore Maguelonne ; je donnerois ma vie pour elle, & s'il falloit conquérir sa main, il n'est point de péril où je ne m'exposasse ; mais assurez-la que mes inclinations seront toujours aussi honnêtes que vives & sincères. Eh bien, lui dit Nicé, puisque vos intentions sont si pures, apprenez que la Princesse a pour vous l'amour le plus tendre ; pourquoi donc vous obstiner à cacher votre nom ? Car s'il est tel qu'elle le désire, il ne seroit pas impossible que vous fussiez unis. Pierre promit de se déclarer à la Princesse, & pria Nicé de lui remettre une autre bague plus riche que la première, & de lui procurer le moyen de la voir.

Nicé revint auprès de Maguelonne, & lui rapporta la conversation qu'elle venoit d'avoir avec le Chevalier ; la Princesse fut touchée de la délicatesse des sentimens de son amant ; elle le trouvoit tel qu'elle le désiroit, honnête, franc, sincère ; elle ne put s'empêcher de rougir, en recevant l'anneau qu'il

lui envoyoit ; elle chargea Nicé de lui dire qu'elle le verroit en secret, & la pria de lui en faciliter le moyen. La bonne Nicé, après s'être bien assurée de l'honnêteté des deux amans, remit leur entrevue secrète au lendemain. Elle avertit Pierre de se trouver à la porte du jardin vers les trois heures de l'après-midi, lorsque tout le monde reposeroit, suivant la coutume d'Italie.

Au moment, & à l'heure indiqués, Pierre ne manqua pas de venir au rendez-vous ; la porte étoit entr'ouverte, & Nicé le conduisit dans la chambre de Maguelonne. La Princesse rougit à la vue du Chevalier ; ils restèrent comme immobiles l'un & l'autre ; également timides & embarrassés, leurs regards s'évitoient & se rencontroient successivement ; emportés par l'amour, retenus par la décence & le respect, ils n'osoient ni se parler, ni se taire. Pierre mit fin le premier à cet embarras délicieux ; entraîné par un mouvement auquel il lui eût été impossible de résister, il se précipite aux pieds de Maguelonne, qui, par un mouvement aussi prompt, se lève, le prend par la main & l'oblige de se placer à côté d'elle. Nicé se retire, & leur embarras augmente encore. Après quelques momens de silence, Maguelonne eut la force d'adresser ainsi la parole à Pierre : Généreux Chevalier, lui dit-elle, j'ai une trop grande opinion de la noblesse de votre ame, pour craindre que vous tiriez quelque conséquence défavantageuse du désir que j'ai témoigné de vous voir en secret ;

je fais que cette démarche, aux yeux de personnes moins sages que vous, pourroit paroître irrégulière; mais la pureté de mes intentions & la connoissance que j'ai de vos vertus, suffissent pour me rassurer. Je vous ai fait dire, par Nicé, quels étoient les sentimens que vous m'avez inspirés, & si elle ne m'a point trompée, je juge que les vôtres sont entièrement conformes aux miens. Pierre alloit l'interrompre, pour lui confirmer, par les protestations les plus tendres, le rapport de la nourrice: Maguelonne l'arrêta. Nous nous aimions, continua-t-elle, avant de songer à nous en faire l'aveu: Jamais le ciel n'a uni deux cœurs par un si bel accord; cependant, Chevalier, la confiance que j'ai eue en vous jusqu'aujourd'hui, méritoit que la vôtre, à mon égard, fût sans réserve. Ah, Princesse! s'écria Pierre, en tombant une seconde fois à ses genoux, pardonnez-moi un secret qui doit justifier le motif qui me l'a fait garder. Je vous jure, par votre candeur, & par votre beauté, que le désir de la gloire ne m'a point attiré à votre Cour; que j'y suis venu dans le dessein de vous plaire, & que, ne voulant devoir cet avantage qu'à moi-même, j'étois résolu de me retirer sans me faire connoître, si je n'avois pu y réussir. C'est ce que j'avois résolu de faire, en quittant la maison paternelle: C'est à vous, à présent, à décider si je puis me permettre de rompre le silence; Maguelonne, en rougissant, ne put s'empêcher de sourire: Elle tendit la main au Chevalier, le fit relever,

& le conjura, plus vivement que jamais, de se déclarer. Il la pria, à son tour, de ne dire à personne ni son nom, ni son origine. Si le Comte de Provence vous est connu, ajouta-t-il, vous savez qu'il a un frère qui préfère la tranquillité des états, qu'il pouvoit revendiquer, à la gloire cruelle de s'asseoir sur un trône ensanglanté. Je suis le fils de ce Prince généreux, le neveu du Comte régnant, & petit-neveu, par ma mère, du Roi de France. Si le préjugé de la naissance en étoit un pour vous, jamais vous n'auriez su mon secret. Quoi! Prince, reprit Maguelonne, vous pourriez, d'un seul mot, partager avec mon père, l'amour & les hommages de ses sujets, & vous refusez de vous faire connoître. Vous pourriez, peut-être, exiger de lui qu'il vous accordât sa fille, & vous négligez ce moyen! Ah! princesse, s'écria Pierre, que ce moyen nous seroit funeste à l'un & à l'autre! Le Comte de Provence, mon oncle, peu jaloux de la gloire que je puis acquérir par les armes, ne prendra jamais aucun ombrage de mes exploits, lorsqu'ils se borneront à remporter le prix des tournois, à vaincre des Chevaliers, à défendre les opprimés, enfin, à remplir tous les devoirs de la Chevalerie; au contraire, il se glorifiera d'être mon oncle; mais s'il soupçonnoit qu'en épousant l'héritière d'un empire, je pourrois me faire un parti redoutable, alors, craignant que je ne fisse valoir mes droits, & que je ne remisse mon père sur un trône usurpé, il employeroit les ressorts

les plus secrets de sa politique, pour empêcher notre union, & peut-être, des trames plus odieuses encore pour me priver du jour : Un usurpateur se croit tout permis pour se maintenir sur le trône. Vous voyez l'intérêt que j'ai, non seulement de cacher mon nom, mais de dérober notre intelligence à tous les yeux.

Maguelonne frémit des dangers auxquels son indiscretion pourroit exposer son amant ; elle jura bien de renfermer ce secret dans le fond de son cœur. Elle ajouta que, quoiqu'elle ne regardât sa naissance que comme un effet du hasard, elle se félicitoit de ce qu'il venoit de lui découvrir ; que, si le Roi de Naples, son père, le connoissoit, & s'il savoit leur inclination mutuelle, il n'hésiteroit pas à les unir, & qu'ainsi, elle étoit assurée de ne pas manquer à ce qu'elle devoit à son père, en donnant son cœur & sa foi à un Chevalier brave & du sang des Rois ; en conséquence, elle lui jura de n'avoir jamais d'autre époux que lui, &, pour gage de sa promesse, elle ôta de son cou une chaîne d'or, qu'elle portoit, & la passa au cou du Chevalier, comme pour lui marquer qu'elle l'unissoit à elle ; de son côté, Pierre, à ses genoux, promit de n'avoir jamais d'autre épouse, ni d'autre maîtresse ; &, prenant une de ses mains, après l'avoir tendrement baisée, il lui passa au doigt le troisième anneau qu'il avoit reçu de sa mère. Ils cimentèrent leur union par les sermens les plus solennels, & prirent ensemble des arrangements pour se voir à l'avenir.

Maguelonne, après cet entretien, appela Nicé, qu'elle présenta à son amant; elle lui certifia que Pierre étoit de la plus illustre origine; qu'il étoit de la plus grande importance, & qu'il y alloit de sa vie de cacher son nom; elle pria Nicé de ne pas s'en informer davantage; elle lui raconta tout ce qui venoit de se passer entr'eux; Pierre, après avoir prié la Nourrice de favoriser leurs entretiens secrets, & lui avoir certifié, foi de Chevalier, qu'ils ne seroient unis que par l'amitié la plus pure, jusqu'à ce qu'il leur fût permis de ferrer leurs liens au pied des autels, lui fit présent d'un bracelet garni de diamans, & se retira chez lui.

Maguelonne, le cœur rempli de son amant, ne cessoit d'en parler à sa Nourrice; elle eût voulu que Nicé l'eût vanté avec les mêmes transports. Nicé, qui craignoit les suites de leurs engagemens, dit à la Princesse: Je ne puis désapprouver votre choix c'est le Chevalier le plus aimable qui ait paru à la Cour; &, si ce que vous me dites de son origine est vrai, je ne désespère pas qu'avec le temps, & par ses soins, il ne vienne à bout de tous les obstacles qui vous empêchent d'être véritablement époux; mais, de grâce, madame, contraignez-vous, gardez-vous de laisser apercevoir votre intelligence, lorsque vous vous trouverez, avec votre amant, devant le Roi ou la Reine, & les courtisans. Je fais, par ma propre expérience, combien il est difficile à l'amour de se déguiser, & vous savez combien l'œil des

courtisans est pénétrant. Voyez à quels dangers vous exposeroit la moindre indiscretion. Votre père justement irrité, vous priveroit non seulement de sa tendresse, mais il se croiroit intéressé à perdre votre amant; enfin, comme vous ne pouvez disposer de vous sans le consentement du Roi, votre père, le Chevalier ne peut pas, non plus, sans injustice, recevoir de vous un don qui ne vous appartient pas; ainsi, la vengeance de votre père contre vous & contre lui, seroit fondée sur les lois divines & humaines; pour moi, j'en serai, sans doute, la première victime. Chère Nicé, s'écria la Princesse en l'embrassant, ô ma seconde mère, je ne me conduirai que par tes conseils: Sois toujours auprès de moi; & si tu t'aperçois que je m'oublie un moment, il suffira que tu m'en fasses apercevoir, pour que l'idée du danger auquel j'exposerois mon amant & toi, me fasse frémir, & rentrer en moi-même. Parle-moi, quelquefois, de Pierre, & flatte-moi de l'espérance qu'un jour, nous serons l'un à l'autre. Ciel! n'est-il donc permis qu'aux derniers de nos sujets de se faire leur destinée; à quoi sert le trône, si les Souverains sont forcés de faire des sacrifices! Si, sans cesse accablés par leurs chaînes politiques, ils ne peuvent disposer de leur cœur! Quelles contrariétés! Si Pierre régnoit, & qu'il fût un tyran détesté, mais, puissant, Pierre n'auroit qu'à vouloir, & il seroit mon époux. S'il n'étoit que le fils d'un berger, eût-il le courage des plus grands héros, & la sagesse des meilleurs Rois, on le

puniroit d'oser aspirer au cœur d'une Princesse. Oui, Nicé, tel est le sort de mon amant; comme Prince, il est proscrit, s'il est connu; comme simple particulier, son amour seroit un crime, s'il étoit su... Que de raisons pour vous contraindre, repliqua la Nourrice! vous devez tout attendre du temps & de votre prudence.

---

CHAPITRE V.

*Récompense inattendue d'un Troubadour ;  
Tournoi mémorable, combats, triomphe de  
Pierre.*

**P**IERRE, qui s'étoit absenté de la Cour tout le temps qu'il avoit été incertain des progrès qu'il avoit faits sur le cœur de Maguelonne, y reparut, plus séduisant que jamais. Son obstination à cacher son nom & son pays, donna lieu à mille contes; les moins vraisemblables furent les mieux reçus; les politiques s'en méfioient, les Courtisans lui portoient envie, & faisoient semblant de croire qu'il gagnoit à ne pas se faire connoître; & les femmes, qui voyoient en lui la valeur d'Hercule, sous les traits d'Adonis, disoient, par-tout, que c'étoit un Souverain qui voyageoit *incognito*; les Troubadours le louoient à tout hasard, sur son origine, qu'ils faisoient remonter à Teutatès\*,

---

\* Ancien Dieu des Gaulois.

sur sa beauté, qu'ils comparoient à celle d'Apollon, & sur sa force, qu'il tenoit, disoient-ils, du dieu Mars. Pierre n'étoit touché que des éloges qu'il recevoit, en secret, de sa maîtresse; mais, pour n'être pas en reste avec les Troubadours, il leur répondoit par des vers, qui valoient mieux que ceux qui lui étoient adressés, ce qui pensa produire un très-mauvais effet; car, outre que les Troubadours ne s'attendoient pas à cette récompense, ils furent jaloux que leur héros fît mieux des vers qu'eux; ils firent une satyre sanglante contre lui; l'auteur fut découvert, & Pierre, qui en eût ri le premier, si l'éloge n'eût pas précédé la satyre, demanda qu'il fût puni, ou comme un vil adulateur, ou comme un calomniateur infâme: Le Troubadour fut forcé de convenir qu'il le méritoit à ce double titre, & Pierre obtint sa grâce.

Maguelonne étoit trop belle pour n'avoir pas des adorateurs; ce qui augmentoit, surtout, la foule & l'affiduité des prétendans, étoit le trône de son père, dont son époux devoit hériter; parmi ces amans, celui qu'elle aimoit le moins, & qui l'obsédoit le plus, étoit un Chevalier de la famille des Ducs de Normandie, homme fier & dédaigneux, aussi brave qu'il étoit puissant & riche. Il avoit entendu parler de la force d'un étranger que personne ne connoissoit, & auquel le Roi de Naples prodiguoit ses faveurs. Le silence, que cet inconnu gardoit sur son nom, fit soupçonner au Normand, Ferrier de la

ouronne, que ce ne pouvoit être qu'un aventurier, envoyé par quelqu'un des Princes d'Italie, pour observer ce qui se passoit à la Cour du Roi de Naples, afin d'en tirer quelque'avantage. Maguelonne, malgré toutes les précautions qu'elle prenoit, pour que son intelligence avec Pierre ne parût pas, n'avoit pu s'empêcher de marquer quelque préférence en sa faveur. Elle lui avoit donné le nom du Chevalier des Clefs, à cause de celles qu'il avoit prises pour sa devise, & qu'elle avoit brodées sur une écharpe, dont elle lui avoit fait présent dans un combat, où il avoit été vainqueur, peu de jours auparavant.

La réputation de Pierre, les marques de distinction que le Roi lui donnoit, & les bontés de Maguelonne, exaltèrent à tel point la colère de Ferrier, qu'il eût attaqué son rival, si son orgueil, qui lui faisoit craindre de se compromettre avec un étranger sans aveu, ne l'en eût empêché.

Ferrier prit, pour se venger, un moyen plus indirect. Il demanda au Roi de faire publier un Tournoi; il indiqua le jour, & le Roi fit sçavoir, par ses hérauts, à tous les Chevaliers du royaume, de se trouver, à tel jour, en la ville de Naples, pour jouter, & combattre en l'honneur des Dames. Il en vint une grande quantité, &, comme on savoit que Ferrier devoit être le principal tenant, les plus distingués ne manquèrent pas de s'y rendre. On avoit élevé deux théâtres, l'un, où se trouva le Roi avec toute sa Cour,

& l'autre, destiné pour la Reine & pour Maguelonne, avec toutes les Dames.

Les Chevaliers firent leur monte : A leur tête, paroissoit l'orgueilleux Ferrier ; il étoit suivi d'Antoine de Savoie & de cinquante autres, décorés d'armes étincelantes. Pierre, peu jaloux de l'avantage du pas, marchoit le dernier, &, lorsqu'il passa, tous les spectateurs applaudirent des mains & de la voix : Ferrier en frémissoit & n'osoit en témoigner sa jalousie. Quand la monte fut faite, & qu'on eut préludé par des joutes, Ferrier dit, à haute voix, que c'étoit en l'honneur de Maguelonne, qu'il vouloit se battre, & montrer son courage & son adresse : Henri d'Angleterre, qui ne cédoit à Ferrier ni en valeur, ni en beauté, le défie ; ils piquent en même temps leurs chevaux, partent comme un éclair, & se frappent avec tant d'impétuosité, que les éclats de leurs lances volèrent jusqu'à l'échafaud du Roi. Ferrier demeura ferme sur son cheval ; mais Henri, dont le casque alla frapper la croupe du sien, seroit tombé, si on ne l'eût secouru à propos. Ferrier, en souriant d'une manière dédaigneuse, regarda Maguelonne, dont les yeux étoient fixés sur Pierre ; il lui tarδοit d'en venir aux mains avec lui, mais il n'eut pas même l'avantage de le combattre, car Lancelot de Valois, qui prit la place d'Henri d'Angleterre, désarçonna Ferrier, & l'abattit du premier coup de lance.

Pierre fut au désespoir que sa proie lui échappât ; il eût désiré que son rival eût été vain-

queur, afin d'avoir la satisfaction de l'humilier; cependant, ne pouvant plus attendre, & jugeant Lancelot digne de lui, le Chevalier des Clefs embrasse son écu & baise sa lance. Leur essor fut si prompt, & leurs coups furent adressés avec tant de justesse, que leurs lances, qui se brisèrent, leurs armures, qui se choquèrent, & leurs chevaux, qui se frappèrent, ne firent qu'un seul & même éclat. Aucun n'eut l'avantage, leur force parut si égale que le Roi, & tous les Chevaliers, décidèrent qu'ils pouvoient changer de chevaux & recommencer encore. Tout le monde avoit les yeux fixés sur ces deux braves combattans; personne n'osoit faire des vœux pour l'un, de préférence à l'autre; Maguelonne seule en faisoit pour Pierre. Ils remontent à cheval; Pierre fixe la Princesse, jette un œil menaçant sur Ferrier, qui, de la barrière, excitoit Lancelot, part, envisage son adversaire, le frappe, rompt sa lance, & le jette avec tant de force, & si loin de son cheval, que les spectateurs, & le Roi lui-même, le croyoient blessé dangereusement. Pierre descendit pour lui donner du secours; &, voyant qu'il n'étoit qu'étourdi de sa chute, il l'aida à se relever & à se traîner hors de la barrière.

Pierre remonta à cheval aussi frais, aussi dispos que s'il n'eût point encore combattu; mais quel fut son étonnement, lorsqu'il vit venir à lui Jacques de Provence son oncle! Pierre fit signe au héraut de venir lui parler. Priez, lui dit-il, ce Chevalier de se retirer; il m'a rendu, dans quelque occasion, un service signalé;

je lui ai de l'obligation, & je serois fâché de lui causer la moindre peine. Au surplus, dites-lui que je m'avoue vaincu, & que je déclare, devant ces Dames, qu'il est aussi vaillant, aussi brave, plus adroit & plus fort que moi. Le Comte Jacques, comme on l'a déjà vu, étoit fier; il fut indigné de la proposition du Chevalier des Clefs: Qui que tu sois, s'écria-t-il, quel que puisse être le service que je t'ai rendu, je te dégage de toute obligation, &, si tu ne te défends, je croirai que tout ce que tu dis n'est qu'un prétexte vain, pour couvrir ta timidité. Pierre, sans se livrer à la colère, se contente de se tenir sur la défensive, & imagina un nouveau genre de combat, dans lequel son oncle pût être vaincu, sans que le neveu eût à se reprocher d'être vainqueur. Lorsqu'il vit partir le Comte Jacques, il prit aussi son essor de son côté; mais, s'arrêtant tout court & mettant sa lance en travers, il l'attend de pied ferme; son oncle le frappe comme la foudre, sa lance se brise, & la violence du choc renverse l'agresseur sur la croupe de son cheval, tandis que Pierre, ferme sur ses étriers, demeure immobile, comme si la lance de son oncle eût été de verre & qu'elle eût frappé un rocher. Le Roi, les Chevaliers & tous les spectateurs applaudirent à la force & à la courtoisie du Chevalier des Clefs: Le Comte Jacques, plus furieux encore, prend son épée à deux mains; Pierre, sans chercher à l'éviter, l'attend encore, ne fait que détourner un peu la tête, & le coup glisse le

long de l'armure de Pierre : Le Comte entraîné par son propre mouvement, passé par dessus la tête du cheval, & tombe aux pieds de celui de Pierre. Il se releva en murmurant ; toute l'assemblée étoit surprise de l'adresse & de la force du Chevalier des Clefs ; personne ne comprenoit pourquoi, étant si supérieur au Comte Jacques, il avoit d'abord refusé de se battre avec lui ; Maguelonne seule étoit au fait ; quant au Comte, il n'osa pas recommencer, & fut obligé d'avouer que le Chevalier inconnu étoit le plus redoutable, & en même temps, le plus courtois de tous ceux avec lesquels il s'étoit battu jusqu'à ce jour.

Aucun des Chevaliers qui étoient venus combattre, ne se pressoit d'entrer en lice ; Edouard, Prince d'Angleterre, qui avoit souvent passé la mer pour venir rompre des lances avec les Chevaliers françois, & qui parcouroit l'Europe pour chercher les aventures, se présenta ; mais Pierre, d'un seul coup, renversa le Chevalier & son cheval. Pierre de Montferrat lui succéda : Ce Chevalier étoit célèbre par un grand nombre d'exploits éclatans ; lui seul avoit délivré son pays des brigands qui le dévastotent, & fait mordre la poussière à vingt rivaux redoutables qui cherchoient à lui ravir une épouse qu'il adoroit. Pierre le respectoit ; il eût désiré de ne pas se battre avec lui ; il y fut forcé par l'obstination de Montferrat, qui lui porta le coup de lance le plus terrible & le plus imprévu ; Pierre recule deux pas, revient sur son adversaire,

le frappe à l'épaule gauche, emporte une partie de son armure, & le fait tomber à terre; dix Chevaliers eurent le même fort, le dernier crut étonner Pierre par un nouveau genre de combat; il avoit mis sa lance en arrêt, il ne s'en servit d'abord que pour écarter celle de Pierre, après quoi, la jetant à dix pas, il voltige autour de Pierre, l'embrasse & cherche à l'enlever de dessus son cheval: Pierre, qui voit son dessein, se dégage, & prenant son adversaire par un bras, il le précipite sous le ventre de son cheval, qu'il retint par la bride, de crainte qu'avec ses pieds il ne froissât le Chevalier. Aucun autre n'osa se présenter, &, lorsque Pierre se vit maître du champ de bataille, il leva la visière de son casque, & vint se présenter au Roi, qui fit crier par son héraut que le Chevalier des Clefs l'emportoit sur tous ceux qui avoient combattu; la Reine, Maguelonne & toutes les Dames le félicitèrent.

Le Roi avoit retenu à dîner tous les Chevaliers; il alla au devant de Pierre, lui prodigua les éloges & les caresses, & n'hésita pas de dire, devant toute l'assemblée, qu'il n'avoit jamais vu un Chevalier plus brave & plus généreux: Ses rivaux furent les premiers à l'embrasser; Lancelot, qu'il avoit blessé, & que le Roi avoit mis entre les mains de ses médecins, voulut le voir & lui marquer son admiration. Ces Chevaliers ne ressembloient pas en tout à ceux de nos jours, qui méprisent ceux qui leur cèdent en mérite, & qui haïssent ceux qui les surpassent. Tout leur

chagrin étoit d'ignorer le véritable nom de leur vainqueur; le seul qui eût pu le reconnoître, étoit Jacques de Provence; mais la honte d'avoir été vaincu par un homme qui n'avoit pas même daigné se défendre, l'humilia à tel point, qu'il n'attendit pas la fin du Tournoi.

---

CHAPITRE VI.

*Projet hardi, imprudence de Pierre, fuite, désespoir à la Cour, conjectures des Courtisans, recherches inutiles.*

LES honneurs que Pierre recevoit, affligoient son cœur; ils le tenoient éloigné de la Princesse; tous les yeux étoient trop fixés sur lui, pour qu'il osât l'aller voir en secret. Il savoit combien il est difficile d'échapper aux regards des jaloux: Cependant, comme, à la Cour, l'évènement du jour fait oublier celui de la veille, Pierre, après qu'on se fût lassé de le voir & de parler de lui, avertit la Nourrice, qui continua de l'introduire dans l'appartement de Maguelonne, qui n'étoit pas moins impatiente de le voir en particulier: Ce n'est pas qu'ils ne se fussent vus, tous les jours, à la Cour, mais avec une contrainte plus gênante que s'ils eussent été éloignés.

Maguelonne courut au devant de lui, & ne put s'empêcher de l'embrasser; ce n'est ni l'é-

poux, ni l'amant, que j'embrassè, dit-elle en rougissant, c'est le Héros le plus brave, le Chevalier le plus digne d'être aimé, que je récompense. Vous êtes trop généreuse, répondit modestement Pierre; il n'y a pas de Chevalier qui n'en eût fait autant, & qui ne m'eût vaincu, peut-être, s'il eût su que vous l'en récompenseriez ainsi. C'est votre beauté & l'intérêt que vous preniez à moi, qui ont tout fait. Si la gloire est capable de grands efforts, que ne peut l'amour uni à la gloire? Si j'eusse été vaincu, vous auriez partagé la honte de ma défaite, comme vous partagez l'éclat de ma victoire: Cette idée élevoit mon ame, & je me sentoís la force de résister à tous les Chevaliers réunis contre moi; c'est à moi de vous remercier, & non à vous de me féliciter.

Avant le Tournoi, le Comte Jacques s'étoit entretenu avec la Princesse; elle lui avoit demandé adroitement des nouvelles du Comte de Provence régnant, &, de propos en propos, sans qu'elle parût y prendre aucun intérêt, elle l'avoit questionné sur sa famille. Il lui avoit appris que la mère de Pierre, depuis le départ de son fils, étoit dans l'affliction; qu'on n'en avoit point entendu parler, & qu'elle craignoit qu'il ne lui fût arrivé quelque accident. La Princesse l'avoit rassuré, en lui disant que le Chevalier dont il lui parloit, avoit passé par Naples, il y avoit environ deux mois, & qu'il devoit être actuellement à Constantinople, où il se proposoit d'aller; par ce mensonge adroit, elle avoit écarté les  
soup-

soupçons qu'auroit pu former le Comte Jacques; elle raconta fidèlement à Pierre ce que le Comte lui avoit dit de ses parens. Il en fut très-affligé, & demanda permission à la Princesse d'aller les consoler. Un coup de poignard eût produit un effet moins prompt sur le cœur de Maguelonne. Elle pâlit, un torrent de larmes coula de ses yeux: Quoi! vous me quitteriez, s'écria-t-elle; ah! Pierre, ma mort suivra de près votre départ. Il est bien juste que vous alliez tirer d'inquiétude une mère alarmée; mais, que deviendrai-je? quel sera mon recours, si mon père veut m'obliger à donner ma main à quelque Prince? Vous savez que Ferrier de la Couronne y aspire; votre victoire l'a éloigné pour un temps: Dès qu'il vous saura parti, il fera publier de nouvelles joutes; il est aussi heureux que fier, il remportera le prix, il en prendra avantage pour solliciter mon père, & je serai la victime de votre absence. Non, Chevalier, vous ne partirez pas, ou vous souffrirez que je vous accompagne. Qui? vous! s'écria Pierre, vous auriez assez de confiance pour venir avec moi. Ah, divine Princesse, le sacrifice que vous me proposez mérite que j'oublie la terre entière, pour n'être qu'à vous: Eh bien, je ne partirai point. Mais, ma mère! cette mère que j'afflige, elle mourra donc, & j'en serai la cause! Maguelonne s'attendrit, & pressa Pierre de partir & de l'emmenner avec lui.

Pierre étoit jeune & amoureux; la prudence n'est pas toujours compagne de la valeur, &

ne l'est presque jamais de l'amour ; Pierre pouvoit revoir sa mère & ne pas se séparer de sa maîtresse ; cette idée lui parut charmante & lui fit fermer les yeux sur les suites qu'elle pourroit avoir. Il consentit à tout ce que voulut Maguelonne ; ils comptoient assez sur leur honnêteté mutuelle, pour n'avoir pas à craindre des remords ; d'ailleurs, dès qu'ils auroient quitté la Sicile & qu'ils se seroient mis à couvert des recherches du Roi de Naples, ils se proposoient de se marier ; ainsi, Maguelonne suivoit un époux. Ils réfléchirent sur ce projet, firent tous leurs arrangemens, fixèrent leur départ à la nuit suivante : Pierre se chargea de s'assurer des moyens de n'être point découverts. Il fut résolu qu'il se trouveroit, avec des chevaux, à la porte du jardin qui donnoit dans la campagne ; & quand tous ces préparatifs furent faits, Pierre renouvela son serment de n'avoir jamais d'autre épouse, & de la respecter, jusqu'à ce moment, comme sa sœur. Ils se séparèrent ; & Nicé, qui ne savoit rien de ce projet, accompagna Pierre jusqu'à la porte du jardin.

Pierre ne manqua pas de se trouver au rendez-vous, avec trois chevaux chargés de provisions, afin d'éviter les hôtelleries ; Maguelonne s'étoit pourvue de ses bijoux & de tout ce qui lui appartenoit ; ils montent à cheval, & s'éloignent du palais du Roi dans le plus grand silence. Maguelonne marchoit à côté de son amant, un des domestiques de Pierre marchoit en avant, & les deux autres faisoient

l'arrière-garde. Dès que le jour parut, ils gagnèrent un bois épais, qui donnoit sur la mer, pour n'être point vus. Ils descendirent, alors, de leurs chevaux, & s'assirent sur l'herbe. Maguelonne, que l'amour & la crainte avoient soutenue pendant la route, se trouva fatiguée; lorsqu'elle fut assise sur l'herbe, elle appuya sa tête sur les genoux de Pierre, dont une main soutenoit le beau visage de Maguelonne, & l'autre soulevoit un voile pour le garantir de la rosée qui tomboit des feuilles. Briser des casques, rompre des lances, culbuter des Chevaliers, demandent un grand courage; mais, être jeune, amoureux, tenir dans ses bras, au fond d'un bois, une maîtresse dont on est aimé, résister aux desirs qu'elle excite, & dont on fait bien qu'elle pardonneroit les téméraires effets, est un effort dont peu de Chevaliers seroient capables. Pierre le fut, & Maguelonne s'endormit dans la plus grande sécurité.

Cependant, la Nourrice étant entrée dans la chambre de la Princesse, & ne la trouvant point, fut fort alarmée; elle courut chez Pierre; on lui dit qu'il étoit parti dans la nuit; ses soupçons, alors, se changèrent en certitude; son amitié pour Maguelonne, la crainte qu'on ne fût la part qu'elle avoit dans cette intrigue, la jetèrent dans le plus affreux désespoir: Elle dissimula les causes de sa douleur, & courut chez la Reine; elle lui demanda, du ton le plus naïf, si elle n'avoit pas fait appeler sa fille, pour lui donner quelques

ordres particuliers; la Reine ayant répondu qu'elle ne l'avoit pas vue, Nicé témoigna son inquiétude; on la chercha inutilement; le Roi est bientôt informé qu'on ne trouve point la Princesse. Cet événement, dont on ne connoissoit point d'exemple dans les fastes du Royaume, passe de bouche en bouche; les courtisans n'osent en parler, les femmes en paroissent affligées, & en font mille contes en particulier. Personne n'avoit encore jeté les yeux sur Pierre; un Chevalier, qui avoit été chez lui, le matin, & à qui on avoit répondu qu'il étoit parti, dans la nuit, vint en faire part au Roi. Il assembla son Conseil; & il fut décidé que le Chevalier des Clefs étoit un infâme ravisseur; qu'il n'avoit caché son nom, qu'afin d'exécuter avec plus de fureté sa coupable entreprise; que c'étoit par des prestiges diaboliques qu'il avoit séduit la Princesse, & vaincu les Chevaliers; qu'il falloit le poursuivre, & mettre sa tête à prix. Le Roi ordonna à tous les Chevaliers du Royaume de s'armer & de prendre avec eux des troupes; il promit la main de sa fille & la moitié de son Royaume à celui qui le lui rameneroit, & jura de le livrer à des supplices qui effrayeroient les plus téméraires.

Dès le jour même, tout est en armes dans Naples; chaque Chevalier, conduisant une troupe de cinq cents hommes, prend un chemin différent; il ne restoit à la Cour que quelques favoris, & les Dames, pour consoler le Roi & la Reine, qui étoient plongés dans la plus

grande désolation. La pauvre Nicé étoit toute tremblante. Voilà comme ils sont tous, disoit-elle, les perfides! Ils se sont fait, devant moi, les sermens les plus sacrés, qu'ils ne blesseroient jamais les lois de l'honnêteté; la Princesse m'a juré qu'elle ne m'exposeroit jamais au moindre reproche; je ne me suis déterminée à protéger ses feux que sur ses promesses; & ils partent, en se cachant de moi; ils m'abandonnent à tous les soupçons que le Roi ne peut que former contre moi. Les ingrats!

Nicé étoit plongée dans ces réflexions, lorsqu'elle reçut ordre de venir parler au Roi; elle se crut perdue; elle eût désiré que la terre se fût ouverte pour l'engloutir; elle arrive, déguisant son trouble du mieux qu'elle peut. Nicé, lui dit le Roi, il est impossible que vous ne sachiez quelque chose de l'intelligence du Chevalier des Clefs avec ma fille: Ah, Sire, dit-elle, en tombant à ses genoux, je ne suis pas moins affligée que Votre Majesté, du départ de la Princesse; tout le monde fait combien je lui suis attachée: Est-il croyable que, si j'avois su son projet, je l'eusse laissé partir avec un inconnu? Punissez-moi des plus cruels supplices, si je suis coupable. Si j'étois assez criminelle pour avoir trempé dans cet odieux complot, aurois-je été assez mal avisée pour ne pas partir avec eux, & pour attendre, en paix, la punition de mon crime? Ces raisons, & les larmes de Nicé, parurent convaincantes au Roi, qui ne l'interrogea plus.

La Reine faisoit retentir son appartement de ses cris ; quand le Roi entreprenoit de la consoler , il s'affligeoit plus qu'elle ; on n'osoit prononcer , devant eux , le nom de Maguelonne ; le seul mot de Chevalier les faisoit entrer en fureur : Mais quelle fut leur douleur , lorsque ceux , qu'on avoit mis à leur suite , revinrent les uns après les autres , sans avoir rien trouvé ! Quelques politiques qui n'avoient pas couru sur les traces du ravisseur , & qui avoient fait de longues spéculations au coin de leur feu , décidèrent que le Chevalier des Clefs ne pouvoit être qu'un Prince Maure , attendu que , depuis peu , quelques vaisseaux avoient paru sur les côtes de la Sicile : Aussi-tôt ce bruit se répandit ; & , dès le lendemain , on raconta qu'une troupe de ces fidelles avoit fait un énorme dégât sur les côtes ; huit jours après , on ne parloit que de filles violées , de femmes enlevées à leurs maris , de Couvens profanés. Le Roi fut informé de ces bruits : La douleur est crédule ; il envoya des troupes qui ne trouvèrent personne , & qui firent tout le mal qu'on disoit que les Sarrasins avoient fait.



## C H A P I T R E V I I.

*Retenue que tout le monde n'approuvera pas ;  
chasse funeste ; esclavage , tentation dange-  
reuse ; conspiration dissipée ; départ de Pier-  
re , nouveau malheur qu'il lui eût été aisé  
de prévoir.*

**T**ANDIS qu'à la Cour de Naples , on fai-  
soit les conjectures les plus absurdes sur le dé-  
part des deux amans , le ciel préparoit à leur  
imprudence des peines cruelles. Nous les avons  
laissés dans le bois , se reposant de leurs fati-  
gues. Maguelonne , la tête appuyée sur les  
genoux de Pierre , se livroit au sommeil , les  
songes du matin enflammoient son imagina-  
tion & la rendoient plus belle encore. Son  
visage , à demi penché sur le bras de son  
amant , éclatoit des couleurs les plus vives ;  
le zéphyr , qui faisoit voltiger son voile , &  
qui la rafraîchissoit , découvrit aux yeux avi-  
des de Pierre un sein dont la blancheur éblouis-  
sante relevoit la beauté de son teint. Pierre  
la contemploit ; son cœur embrasé soupiroit ;  
sa bouche , qui se coloît , de temps en temps ,  
sur une des mains de Maguelonne , attirée par  
sa bouche entr'ouverte , fit mille fois la moi-  
tié du chemin , pour cueillir les baisers qu'elle  
sembloit lui offrir , & , mille fots , la crainte  
& le respect des sermens l'arrêtèrent. Ah ,

Pierre ! Pierre , que tu vas payer cher ta funeste sagesse !

Il aperçut auprès de Maguelonne , une petite boîte d'un bois précieux ; il voulut savoir ce qu'elle renfermoit. Ah , Pierre ! étoit-ce là le genre de curiosité que vous deviez avoir ? Il l'ouvre , & y retrouve les trois anneaux de sa mère , qu'il lui avoit donnés ; Maguelonne les gardoit comme un gage précieux de l'amour de Pierre ; il referme la boîte , la met à côté de lui , & se replonge dans la contemplation. Mais , tandis qu'il se livre à ses réflexions , un oiseau de proie s'élance sur la boîte , l'enlève & s'enfuit ; Pierre le suit des yeux , il prévoit le regret que Maguelonne aura de cette perte ; il détache son manteau , & , le plus doucement qu'il peut , il le met sur la tête de son amante , s'arme d'une fronde , essaye d'abattre l'oiseau à coups de pierre ; ses efforts sont inutiles ; l'oiseau va se percher sur un rocher entouré d'eau ; Pierre l'atteint , sans le blesser ; l'oiseau s'envole & laisse tomber la boîte dans la mer.

Quoiqu'il vît flotter la boîte assez près du rivage , Pierre ne pouvoit y aller sans bateau , & , malheureusement , il ne savoit pas nager ; c'étoit le seul exercice que son père ne lui eût pas fait apprendre. Il cherche de tous côtés le moyen de ravoit sa boîte ; il ne s'en offre d'autre , qu'une barque de pêcheur abandonnée ; Il y entre , & , au moyen de deux longues perches , qu'il coupe sur une saule , & qui lui servent de rames , il la conduit ; elle alla plus

loin qu'il ne vouloit, & le vent l'éloigna du rivage; Pierre fit les plus grands efforts pour le regagner; il eut beau lutter contre le vent & les flots, il fut entraîné, & sa barque, qui étoit vieille & usée, recevoit l'eau de toutes parts; grand Dieu! s'écria-t-il, si tu veux ma mort, ramène-moi près de Maguelonne, & fais-moi mourir à ses pieds. Quoi! c'est moi qui l'ai amenée, qui l'ai arrachée à la maison paternelle, & je la laisse seule, dans un bois, à la merci des hommes & des animaux. Mourir n'est rien; mais mourir avec le regret d'être la cause de ses malheurs, c'est un supplice insupportable. A ces mots, il étoit prêt à s'élançer dans la mer. Une seule réflexion l'arrête: Pourquoi courir au devant d'un trépas, que je ne puis éviter? Il faut, dit-il, que je le souffre avec toutes les angoisses; heureux si, par ces souffrances, je pouvois expier mon crime! O Maguelonne! que diras-tu, lorsque tu t'éveilleras? Tu n'auras que trop de raisons de me croire perfide. Celui qui est assez lâche pour souffrir que tu quittes tes parens, & que tu l'accompagnes, doit l'être assez pour t'abandonner, pour te conduire au fond des bois & t'y laisser périr. Voilà ce que tu dois penser. Mais, si tu réfléchis que j'ai gardé, avec toi, l'honnêteté que je t'avois promise, si tu fais attention au sacrifice même que je t'ai fait de mon amour, tu ne dois que te plaindre & accuser le sort. O ciel! je ne la verrai donc plus! Les périls qui m'entourent, la mort est moins cruelle que cette affreuse idée!

Cependant, les flots poufloient la barque, & Pierre, au milieu de ces réflexions déchirantes, se trouve en pleine mer, lorsqu'il aperçoit un Navire qui voguoit vers lui à pleines voiles; l'espoir le ranime; il tend les bras & demande du secours; la chaloupe, qui se détache, vient à lui; il y descend; il demande qu'on le ramène au rivage, on le conduit au vaisseau; il étoit monté par des Corsaires Maures, qui se félicitent de leur prise: Sa beauté, la chaîne que Maguelonne lui avoit donnée & qu'il portoit à son cou, ses manières douces & polies, son affliction qui le rendoit plus intéressant, adoucirent leur férocité naturelle, ils résolurent de le réserver pour le Sultan; il les supplia vainement de le ramener vers Maguelonne, les Maures furent insensibles à ses prières; déjà Pierre n'apercevoit presque plus le bois où il la laissoit; lorsqu'il l'eut entièrement perdu de vue, il crut avoir perdu le jour.

Le vaisseau vogua vers Alexandrie. Si Pierre eût pu être sensible à quelque'autre chose qu'au souvenir & à la perte de Maguelonne, il eût été touché des égards que les Corsaires eurent pour lui. Lorsqu'ils furent arrivés, on le présenta au Soudan, qui fut frappé de la noblesse & de la majesté de son esclave; il le destina à le servir. Il lui demanda qui il étoit, & de quel pays. Pierre lui avoua qu'il étoit Chevalier, mais que ce n'étoit ni sa naissance, ni sa fortune qui lui avoient procuré cet honneur, & qu'il ne le devoit qu'à lui-même;

il offrit au Sultan de le servir dans ses guerres, toutes les fois qu'il ne faudroit pas combattre contre des Chrétiens. Quoique le Sultan fût un des plus rigides observateurs de la loi de Mahomet, il ne trouva pas mauvais que Pierre fût attaché à sa Religion; il se contenta de le plaindre & ne l'en estima pas moins. Il s'attacha à Pierre, malgré la diversité de leurs opinions, & il se persuada qu'un homme que l'horreur d'un esclavage, l'espérance de la liberté, le désir de parvenir à des dignités, n'étoient point en état de faire changer de Religion, ne pouvoit être qu'un esclave fidelle, un homme attaché à ses devoirs; il l'aima, il en fit son homme de confiance, & rien ne se faisoit, dans l'Etat, que le Sultan ne l'eût consulté. Pierre, en moins d'un an, eut appris le Grec & l'Arabe.

L'unique but de Pierre étoit d'obtenir sa liberté, & de retourner en Italie pour chercher Maguelonne, si le Ciel l'avoit conservée: Quelquefois, il se persuadoit qu'elle seroit retournée chez son père, & cette idée le tranquillisoit un peu; celle qui l'affigeoit davantage, c'étoit d'imaginer qu'elle le trouvoit infidelle, & qu'elle donneroit son cœur & sa main à un autre. Qu'elle vive, s'écrioit-il alors, qu'elle soit heureuse, & j'y renonce à ce prix.

La Religion de Pierre ne permettoit pas au Sultan de l'élever à aucune dignité. Si Pierre eût voulu embrasser le Mahométisme, le Sultan lui offroit de le faire son premier Visir, & de lui donner sa fille: Rien ne fut en état de l'ébran-

ler; il confia même à son maître qu'il étoit marié à Naples; alors, le Sultan lui proposa de faire venir son épouse, & de la garder avec sa fille. Pierre lui dit que, selon la Religion qu'il professoit, il ne lui étoit pas permis d'avoir deux femmes, & que, quand même elle le lui permettroit, il ne se croiroit pas exempt du crime. Car, disoit-il, notre cœur n'étant pas capable d'aimer deux, ou plusieurs objets, il faut, ou n'en aimer aucun, & user des femmes comme des animaux, pour satisfaire une passion brutale & purement sensuelle; ou, si j'en aime une, il faut que je trompe les autres, & je crois que, dans aucun cas, il n'est permis de tromper personne. Si j'acceptois la proposition que vous daignez faire à votre esclave, cette épouse, à laquelle on m'a enlevé, consentiroit, ou ne voudroit pas que je partageassè ma tendresse avec une rivale. Si elle y consentoit, j'aurois lieu de croire qu'elle m'aimeroit foiblement; &, si elle le refusoit, je ferois une injustice, en lui enlevant un bien, qu'elle a acheté par le don irrévocable de sa foi.

Le Sultan, qui croyoit que Dieu seul est le maître de changer les consciences, se contentoit de dire : „ Cet esclave a des principes singuliers ! Il se prive de grands plaisirs „ dans ce monde, & renonce à de plus grands „ dans le paradis du Prophète : Après tout, „ c'est tant pis pour lui; &, que m'importe „ qu'il se croye plus heureux avec une seule „ femme, dont il est absent, que je ne le suis „ avec cinquante, dont je puis changer tous

„ les jours ? Qu'ont de commun mes plaisirs  
„ avec sa fantaisie ? Il me donne de bons con-  
„ seils , profitons-en.

Ainsi raisonnoit ce Prince infidelle , & cependant , Pierre changeoit la face de l'État. Les finances , qui , auparavant , passoient , de mains en mains , jusqu'aux coffres de quelques publicains , qui en versoient un tiers dans les coffres du Sultan , lui venoient directement dans leur totalité. Les tributs des Provinces ne furent plus affermés ; chacun savoit ce qu'elle avoit à payer ; elles faisoient elles-mêmes la répartition de la taxe ; un seul receveur rassembloit les taxes particulières ; elles étoient envoyées à un trésorier-général , qui en donnoit l'état au Souverain. Les tributs furent diminués de moitié , & le trésor gagna le double , par l'épargne des frais de régie. Pierre , à la vérité , n'avoit pas l'honneur de l'invention de ce plan ; il avoit été proposé mille fois ; mais il y avoit une si grande quantité de personnes intéressées à le faire échouer , qu'on l'avoit regardé , jusqu'alors , comme une chimère. Ce changement produisit un autre effet , auquel on n'avoit pas pensé ; c'est que tous ceux qui avoient quitté la charrue , & les travaux pénibles de la campagne , ceux qui avoient abandonné les professions utiles & laborieuses de leurs pères , pour être employés à la perception , peu fatigante , & lucrative , des tributs , reprirent les occupations pour lesquelles ils étoient nés , & l'agriculture & le commerce doublé-

rent la richesse des particuliers & du Souverain.

Le Sultan eût bien désiré fixer Pierre dans ses Etats; il n'avoit qu'à le retenir dans l'esclavage; mais il étoit juste, &, après les services que ce Chrétien lui avoit rendus, il n'eût osé lui refuser la liberté qu'il lui avoit promise pour récompense : Il crut qu'il y réussiroit mieux en l'engageant d'abjurer sa Religion : Il le mit entre les mains d'un Dervis, avec ordre, cependant, de ne pas l'inquiéter : Le Dervis l'inquiéta beaucoup, le traita comme un vil esclave, & n'obtint rien. Ce moyen n'ayant pas réussi, le Sultan en imagina un plus doux. Il choisit parmi ses Odaliques une Babylonienne, qui ressembloit, autant qu'il étoit possible, au portrait que Pierre lui avoit fait de Maguelonne. Il lui donna l'habit d'un jeune Ichoglan, & l'envoya, un matin, chez Pierre, après l'avoir instruit du rôle qu'elle devoit jouer.

A peine eut-elle signifié à Pierre l'ordre dont elle étoit chargée, que, frappé du son de sa voix, il se sentit ému jusqu'au fond de l'ame. Jeune-homme, lui dit-il, vous êtes étranger; il faut que vous ayez été pris bien jeune : Quel est votre pays? Babylone, répondit le faux Ichoglan : Quels étoient vos parens? — Je n'ai connu que ma mère, qui fut prise par des corsaires & amenée en ces lieux avec moi, qui n'avois que huit ans. Jusquelà, tout étoit vrai. Pierre lui demanda s'il ne seroit pas bien aise de revoir son pays, &

d'obtenir sa liberté : Mon pays ? reprit le faux Page , à peine le connois-je. Ma liberté ? je fers un si bon maître, que je serois fâché de n'être point esclave : Ne croyez pas que je ne l'aime, cette liberté, dont vous parlez ; je l'ai toujours conservée jusque dans le Serrail ; mais , hélas ! Seigneur Chevalier , c'est vous qui me l'enlevez. — Moi ? Que voulez-vous dire ? je ne vous questionnois que pour vous la procurer, si vous l'aviez désirée ? Le jeune Page poussa un profond soupir , se jeta aux genoux de Pierre , & continua ainsi : J'ai toujours regardé l'abus qu'on fait ici de la beauté, comme un des effets les plus odieux de la tyrannie, & les complaisances des femmes pour leurs maîtres, comme ce qu'il y a de plus honteux dans l'esclavage : Jugez - en vous - même, en découvrant le plus beau sein du monde, puisqu'avec tous les avantages dont j'aurois pu jouir au Serrail, j'ai mieux aimé déguiser mon sexe, que de servir aux caprices d'un maître, avant de savoir si je l'aimerois. Pierre fit relever cette jeune beauté ; sa ressemblance avec Maguelonne, son courage, ses grâces, l'avoient mis hors de lui-même. Du moment que je vous ai vu, dit l'Odalique, je me suis félicitée de mon déguisement ; j'ai sollicité l'ordre du Sultan ; je ne fais quel penchant secret m'a déterminé à vous dire mon secret : Mais je sens que si quelqu'un peut me faire perdre ce genre de liberté, que j'ai conservée avec tant de soin, ce n'est pas le Sultan. Pierre étoit dans le plus grand embarras, les charmes de la jeune

Odalique agissoient vivement sur ses sens, & son cœur, qui s'attendrissoit, balançoit déjà entre la jeune esclave & Maguelonne.

C'est une loi sacrée, dans la Religion Musulmane, qu'un Chrétien, surpris dans les bras d'une femme qui fuit la loi de Mahomet, encoure la peine de mort, s'il ne change de Religion, & s'il n'épouse la Mahométane. Le Sultan favoit qu'il pouvoit faire grâce à Pierre; il ne vouloit que le rendre amoureux de l'Odalique, le forcer à l'épouser par la crainte de la mort, & le soustraire à la loi s'il s'obstinoit à refuser.

Le piège étoit glissant; l'Odalique avoit un air de ressemblance avec Maguelonne, excepté qu'elle étoit plus jeune & plus fraîche encore. Elle vit Pierre s'ébranler, &, pour achever sa défaite, l'Odalique continua ainsi : Seigneur Chevalier, ma plus grande crainte est que le Sultan ne découvre quel est mon sexe, je ne fais même si ce n'est pas par un secret pressentiment qu'il semble me préférer à tous les Ichoglans; ses caresses, ses attentions me font frémir. Que deviendrai-je, si jamais il pénètre mon secret? Déterminée à ne point céder aux transports de mon maître, il aura un double motif de se venger, la résistance & l'humiliation d'avoir été trompé : Ah ! généreux François, vous pouvez seul me délivrer des dangers qui m'environnent. On dit que les Chevaliers jurent de défendre l'innocence, & qu'ils se dévouent, surtout, au service des belles; je vous conjure donc, par les sermens

que vous avez faits, de me prendre sous votre protection; quelle que soit la récompense que vous en exigiez, soyez assuré de l'obtenir. Pierre promit de la secourir dès qu'il auroit obtenu la liberté, & de l'amener en France. L'esclave alloit se jeter à ses pieds, il la retint; bientôt, devenant moins timide, elle l'embrassa, le feu circule dans les veines de Pierre, il se connoît à peine; son cœur palpite, ses genoux tremblent, ses yeux étincèlent, Maguelonne étoit presque oubliée, lorsque la Babylonienne essaya le dernier moyen; elle étoit aux pieds d'une pile de carreaux: Ah! Seigneur, s'écria-t-elle, nous sommes perdus; je crois entendre Ruffan, le chef des eunuques du Sultan; il a des doutes; s'il étoit éclairci.... Ciel.... sauvez-moi.

Pierre saisit le poignard de la belle esclave, court à la porte de sa chambre, bien résolu d'en défendre l'entrée, au péril de ses jours; mais il n'aperçoit rien; il revient sur ses pas, pour calmer les alarmes de la Babylonienne, il la trouve évanouie, & dans la situation la plus intéressante. Pierre étoit la franchise même; il ne se doutoit pas qu'une femme même pût employer l'artifice; il fit beaucoup d'efforts pour la faire revenir, & manqua toujours les seuls efficaces dans ces occasions. Pierre étoit dans la plus grande inquiétude; il pressoit ses mains, lui faisoit respirer la quintessence de rose, en frottoit ses tempes; l'esclave paroissoit plus insensible que jamais. Il avoit découvert son sein pour la rafraîchir,

il le recouvre, replace le poignard à son côté, & court, à grands pas, appeler du secours. C'est dans ce moment que l'inexpérience de Pierre pensa produire un évanouissement réel; un esclave arrive; mon ami, lui dit Pierre, ce jeune Ichoglan est venu m'apporter un ordre du Sultan, il vient de s'évanouir, aide-moi à le soulager; la Babylonienne ouvrit, alors, les yeux, dit qu'elle sentoit revenir ses forces, & qu'elle n'avoit plus besoin de secours; elle se leva de dessus les carreaux, regarda Pierre d'un œil de dédain, & se fit accompagner par l'esclave; elle rejoignit le Sultan, qui avoit resté, pendant tout le temps, assés près de l'appartement de Pierre, pour le surprendre, si le stratagème eût réussi jusqu'à un certain point. Les trois principaux acteurs de cette scène demeurèrent également consternés, quoique, par des motifs différens. Le Sultan, d'avoir échoué; la jeune Esclave, d'avoir employé des armes qui s'étoient tournées contre elle-même; & Pierre, de n'avoir pas su que, dans certaines occasions, lorsqu'une femme se trouve mal, la piété est la plus cruelle des mal-adresses.

Le Sultan, voyant qu'aucun moyen ne réussissoit, se détermina à remplir la parole qu'il avoit donnée à Pierre, lorsqu'il l'exigeroit. Celui-ci n'attendoit qu'une occasion, elle s'offrit bientôt. Un des Généraux que le Sultan avoit envoyés sur la frontière pour appaiser quelques troubles, avoit abusé de la confiance de son maître, & s'étoit mis à la

tête des révoltés. Ils prenoient pour prétexte la confiance aveugle que le Sultan avoit pour Pierre. Un Chrétien, disoient-ils, un esclave, gouverne l'Etat; l'abondance dont il nous fait jouir, la paix qu'il fait régner, sont des présens funestes, qui entraîneront la ruine; les liens du despotisme se relâchent peu à peu; l'avilissante égalité commence à s'établir dans certains ordres, & notre Monarque ressemble plutôt à un père de famille qui se fait une affaire des moindres détails de sa maison, qu'à un Souverain absolu, qui, d'un coup d'œil, fait trembler ses courtisans & ses esclaves. Ces plaintes étoient appuyées, à la Cour, par le Mufti, qui, pour la gloire de Mahomet, & pour le bonheur de l'Empire, avoit projeté de mettre le feu aux quatre coins de la Ville, de faire égorger le Sultan pendant le tumulte, empaler Pierre, & faire proclamer le Général, chef des rebelles, qui se seroit trouvé aux portes d'Alexandrie à la tête d'un nombreux parti.

La conjuration étoit prête d'éclater. Le peuple, excité par quelques Dervis, qui n'étoient point du secret, étoit effrayé de la colère du Prophète. Il avoit apparu au Mufti, faisant étinceler dans les airs une épée flamboyante, ayant à ses côtés les Anges Munker & Makis, ces ministres de sa colère, dont l'aspect & la voix sont aussi terribles que le tonnerre, armés de ces foudres épouvantables de fer & de feu dont ils tourmentent les réprouvés dans leurs tombeaux. A mesure que

ces impostures passioient de bouche en bouche, elles devenoient plus effrayantes par les circonstances que chacun y ajoutoit; mais le fanatisme avoit disposé les esprits, de manière qu'à la voix du Mufti, le peuple se seroit porté à tous les excès qu'on auroit voulu lui faire commettre.

Le hasard fit qu'un esclave françois du Mufti, à demi-ivre, s'étoit introduit furtivement dans la Mosquée, pendant la prière, & s'étoit endormi derrière un pilier. Quand la prière fut faite, l'Iman fit retirer tout le monde, il ne restoit qu'une vingtaine de conjurés; il leur dit que le Général étoit dans Alexandrie, que ses troupes étoient dispersées dans les bois voisins, & qu'il n'y avoit plus un moment à perdre; il leur distribua un poignard & une torche à chacun; il leur assigna les quartiers qu'ils devoient embraser; ils poussèrent des cris de fureur. L'esclave françois, qui s'étoit éveillé, frémit du danger qui l'environnoit; les vapeurs du vin se dissipèrent, & ne lui laissèrent voir que l'horreur de sa situation. Il eût voulu que la terre l'eût caché dans ses entrailles. C'étoit le lendemain, dans la nuit, que la révolution devoit se faire; la dernière assemblée étoit assignée à la même heure; le Mufti devoit s'y trouver & leur donner ses derniers ordres; mais, jusqu'à ce moment, l'Iman enjoignit aux conjurés de garder le plus profond silence, & de poignarder quiconque pourroit leur paroître suspect, ou avoir quelque connoissance de la conspiration,

fans épargner ni son père, ni son ami; alors, chacun appuyant la pointe de son poignard sur la poitrine de son voisin, fit le serment le plus terrible.

Il y avoit plusieurs esclaves parmi les conjurés; c'étoient ceux des principaux Officiers & Ministres de la Cour, auxquels on savoit que leurs maîtres avoient donné toute leur confiance. Quand l'assemblée fut finie, on eut soin d'éteindre toutes les lampes, & on fit sortir les conjurés, dans l'obscurité, par une porte dérobée; l'esclave françois se mêla dans la foule, en tremblant, & sortit sans être reconnu.

Il courut à Pierre, & lui raconta tout ce qu'il avoit vu. Pierre lui recommanda le plus grand secret, & lui promit de lui faire obtenir la liberté. Le Sultan avoit connoissance de la révolte de son Général; mais les prétextes dont il la coloroit, lui étoient inconnus. On avoit agité, la veille, au Divan, d'envoyer des troupes contre les rebelles; ce projet avoit été suspendu par le Visir & par quelques autres membres du Divan. Pierre alla chez le Sultan, & lui découvrit toute la conspiration. Il ne lui cacha pas que sa Religion & les bontés de son maître étoient le prétexte dont les chefs des rebelles se servoient pour couvrir leur ambition; il se prosterna aux pieds du Sultan. Si ma tête suffit pour les apaiser, dit-il, faites-la trancher, & demain, dès que l'aurore paroîtra, faites-la porter sur la place, au bout d'une pique; je serois trop content d'avoir donné ma vie pour sauver la vôtre, & con-

server un Souverain qui ne s'occupe qu'à faire le bonheur de ses sujets. N'accusez point le peuple de sa révolte, il n'est que l'instrument aveugle des scélérats qui le séduisent, & qui ne feroient pas plutôt au comble de leurs vœux, qu'ils feroient son malheur par les moyens les plus odieux.

Le Sultan fit relever son Esclave; &, bien loin de le sacrifier à sa sûreté, il l'embrasse, lui ordonne de rassembler des troupes & d'aller se saisir du Général; il lui donna sa bague pour se faire ouvrir les portes; en même temps, il envoie arrêter le Mufti, l'Iman, tous les Dervis & ceux qui devoient mettre le feu dans Alexandrie. Pierre ne prend que deux cents soldats, se glisse jusqu'à la tente du Général, le fait lier; on le jette sur le dos d'un chameau, &, tandis qu'il le faut conduire à Alexandrie, il se met à la tête de l'arrière-garde, fait face à quelques postes avancés, qui, ayant jeté l'alarme dans le camp, retardent la retraite de Pierre; de son côté, le Chevalier, secondé par l'audace de sa petite troupe, &, par l'obscurité qui en cache le nombre, se débarrasse & rentre dans la Ville. Le Mufti & le Général sont conduits presque en même temps devant le Sultan: Malheureux, dit-il, qui abusez de la crédulité du peuple pour le séduire, qui vous serviez du nom & de la loi du Prophète pour l'exciter, au parricide, vous voilà au pouvoir de celui qui, demain, devoit périr par vos mains; si je voulois opposer imposture à imposture, je vous dirois, & vous m'en croiriez encore plus aisément,

que ce peuple, dont vous faisiez votre jouet, que c'est Mahomet lui-même qui m'a dévoilé cet abominable mystère. Non, je m'avilirois en vous trompant. Le hasard, conduit, sans doute, par une secrète providence qui veille sur les jours des Rois, m'a tout fait découvrir. Il ordonna qu'on tranchât la tête du Général, qu'on l'élevât sur un poteau au milieu de la place publique, & que ses membres fussent attachés aux principales portes d'Alexandrie. Cette exécution se fit dans la nuit, afin de prévenir toute émeute; il fit enfermer le Musti, qu'il réserva pour un exemple plus éclatant.

Dès que le jour parut, les conjurés furent instruits du supplice du Général; la frayeur les saisit; les uns cherchèrent à s'éloigner d'Alexandrie, mais les portes étoient gardées, & tous ceux qui se présentèrent furent arrêtés; les autres coururent au palais du Sultan, pour implorer sa clémence. Ce Prince ne voulut que les effrayer; il les fit enchaîner, & conduire sur la place, où plusieurs pals étoient dressés; le Musti & l'Iman y furent menés les derniers; le Sultan les fit empaler avec quatre des plus coupables: Alors, se présentant lui-même avec Pierre, il fit grâce à tous les autres, en les assurant qu'ils la devoient, en partie, au Chevalier françois.

Lorsque tout le trouble fut dissipé, Pierre se jeta aux genoux du Sultan, & le supplia de lui accorder la liberté. Vos Sujets, lui dit-il, vous adorent, l'ambition de quelques scélérats ne doit pas vous indisposer contre le peuple.

Cependant, il est des préjugés qu'un Souverain, qui veut se conserver l'amour de sa nation, ne doit pas attaquer de front. Jamais les Musulmans ne verront, avec indifférence, leur maître donner sa confiance à un Chrétien. Il est essentiel, pour votre tranquillité, que je quitte ces lieux. Je réclame donc la promesse que vous m'avez faite. C'est avec douleur que je me sépare de vous. Un bon Roi est le chef-d'œuvre de la divinité, & le plus beau spectacle pour l'honnête homme. Il est si difficile de conserver la vertu sur le trône; la plus pure y est toujours en butte à la méchanceté des interprétations, ou à l'injustice de ceux qu'elle protège. Vous avez vu des monstres vous faire un crime auprès de votre peuple d'être son père; vous les avez vus vous reprocher l'abondance & la paix dont vous les faites jouir, & vouloir vous punir des biens que vous lui faites; mais, Seigneur, je connois assez votre sagesse & la fermeté de votre caractère, pour n'avoir pas à craindre, en vous quittant, de vous voir exposé à rien de semblable à ce qui vient de se passer. Si je le craignois, je demeurerois toujours votre esclave, en me tenant éloigné de la Capitale, pour ne pas inspirer des soupçons au peuple; &, du fond de ma retraite, je vous donnerois les conseils que votre bonté a daigné, quelquefois, demander à votre esclave. Vous n'en avez plus besoin; continuez à régner sur les mêmes principes; faites respecter la religion de l'Etat, ne condamnez pas les autres, &, sur-

tout,

tout, la chrétienne, avant de connoître leurs dogmes & leur morale ; mais ayez l'œil sur vos Muftis ; n'élevez à cette importante dignité que des hommes fans ambition, d'un cœur droit, d'une ame paisible & compatiffante, de mœurs douces & pures, &, furtout, d'un esprit juste. Pardon, Seigneur, si j'ose vous tracer des règles que vous connoiffiez mieux que moi, vous me l'avez permis. Le Sultan ne put s'empêcher de répandre des larmes ; il embrassa Pierre, & ne fit aucun effort pour l'engager à embrasser le Mahométisme. Il lui donna la liberté, ainsi qu'à l'esclave qui avoit, le premier, découvert la conspiration. Il combla Pierre de bienfaits, & lui fit promettre, foi de Chevalier, de lui donner de ses nouvelles par les facteurs d'Europe ; il s'engagea lui-même, foi de Musulman, de lui faire donner des siennes. Il lui fit présent d'étoffes & de pierreries de toute espèce, qu'il renferma dans quatorze barils à sel, afin qu'on crût, dans le voyage, qu'il ne portoit que des marchandises communes, & de peu de valeur.

Pierre trouva un vaisseau qui partoît pour la Provence ; il y chargea ses quatorze barils ; le Patron ne put s'empêcher de lui dire que ce n'étoit guère la peine de porter du sel en Provence, qu'il y en trouveroit assez à bon marché ; Pierre lui fit entendre que ce sel étoit préparé, & qu'il le destinoit pour un hôpital. Il étoit au comble de la joie, en songeant qu'il alloit revoir ses parens, & que, peut-être, il pourroit apprendre chez eux des

nouvelles de Maguelonne. Le vaisseau voguoit à pleines voiles, Pierre trouvoit qu'il voguoit trop lentement. On relâcha dans l'Isle de Sagonne, pour faire de l'eau. Pierre, ennuyé de la mer, se fit mettre à terre ; il entra dans l'Isle : Un paysage charmant, des prairies émaillées, l'invitèrent à se reposer. Il s'étendit sur l'herbe, &, voyant des fleurs autour de lui, il lui vint dans l'idée d'en former un bouquet pour Maguelonne, quoiqu'elle fût absente : Cette idée le conduisit à d'autres, &, peu à peu, il se plongea dans la rêverie la plus profonde ; il se retraça les momens qu'il avoit passés avec elle, & la malheureuse aventure du bois. Pierre pleura : L'espérance calma son chagrin, il se leva, marcha à grands pas sans tenir de route certaine. Il s'égara & ne s'en aperçut que lorsqu'il voulut regagner le rivage ; il n'en étoit plus temps. Un vent favorable avoit déterminé le Patron à partir ; on appela les passagers qui étoient descendus dans l'Isle ; Pierre étoit trop éloigné pour entendre l'appel. Soit qu'on crût qu'il étoit rentré, soit qu'après l'avoir attendu, & l'avoir fait chercher, on voulût profiter du vent, on leva l'ancre, & le vaisseau partit. Il fit force de voiles, & arriva, en peu de jours, sur les côtes de Provence. Les marchandises y furent déchargées, &, comme on avoit ouï dire à Pierre que les quatorze barils, qu'on croyoit remplis d'un sel préparé, étoient destinés pour des malades, on les déposa à l'hôpital de Saint-Pierre, fondé depuis peu, &

qui étoit sous la direction d'une jeune Supérieure qui s'y faisoit adorer ; on lui raconta le malheur du passager, à qui ces barils appartenoient ; un mouvement secret la portoit à s'intéresser à cet inconnu ; elle pesoit sur les circonstances, & ne pouvoit s'empêcher de s'attendrir jusqu'aux larmes.

---

CHAPITRE VIII.

*Pierre apprend des nouvelles désespérantes de Maguelonne ; il raconte son histoire à la Supérieure de l'hôpital de Saint-Pierre ; elle lui donne les nouvelles les plus favorables ; surprise ménagée par l'amour.*

QUELLE étoit donc cette Supérieure si compatissante ? Jeune, belle & dévote, il n'est pas surprenant qu'elle fût tendre ; mais verser des larmes sur le sort d'un malheureux passager, qu'on ne connoît point, qui, pour s'être égaré dans une Isle, qui, d'ailleurs, n'étoit point déserte, n'est pas sans espérance de revoir sa Patrie, c'est un de ces phénomènes peu communs, qu'il n'est pas encore temps d'expliquer.

Le jour avoit disparu, lorsque le Chevalier retrouva le rivage, & le lieu où il avoit laissé le vaisseau : Il le chercha long-temps des yeux, il crut que les ténèbres lui en déroboient la vue ; il appela les gens de l'équi-

page; ses cris se perdirent inutilement dans les airs; Pierre, enfin, comprit que le vaisseau étoit parti. Un froid mortel le saisit; il tomba sur le sable, évanoui; il ne revint que pour se livrer à sa douleur; sa situation lui rappelle celle où Maguelonne s'étoit trouvée, à son réveil, & cette idée rendit sa peine encore plus cruelle. Grand Dieu, s'écrioit-il, que de malheurs font la suite d'une imprudence! Si Maguelonne ne vit plus, termine ici ma misère; si elle existe, ne m'ôte pas les moyens de la revoir, de la consoler & de réparer les maux que je lui cause. Le Ciel fut touché de sa prière. Aux premiers rayons de l'aurore, il aperçut, sur les flots, une barque & deux pêcheurs, qui venoient jeter leurs filets sur cette côte. Il implora leur secours; ils abordèrent, & leur ayant raconté ce qui venoit de lui arriver, ils furent sensibles à son sort; ils le prirent dans leur barque & le conduisirent à Trépane. Il arriva dans cette ville, malade, & pouvant à peine se soutenir. Il y passa neuf mois, dans la langueur & les souffrances. Un jour qu'il se promenoit sur le port, il vit un vaisseau dont les mariniers s'entretenoient en langage Provençal. Il leur demanda, quand est-ce qu'ils comptoient s'en retourner dans leur pays. Ils répondirent qu'ils repartiroient dans deux jours, au plus tard. Pierre pria le Patron de le recevoir sur son bord, & lui promit une récompense proportionnée au service qu'il alloit lui rendre, dès qu'il seroit

en état. Heureusement, le Patron étoit de Cavaillon même, & Pierre, sans se faire connoître, l'intéressa pour lui, en lui parlant de cette ville, de ses parens, qu'il avoit connus au château du Comte Jean son père : Il le questionna sur ce qui regardoit le Comte & la Comtesse; il apprit qu'ils étoient toujours dans l'affliction de l'absence de Pierre leur fils; mais tout ce qu'il vouloit savoir se borna à ces éclaircissemens.

Pierre, avant d'arriver en Provence, fut obligé de passer à Aigues-mortes, port de mer qui n'est plus, aujourd'hui, qu'un marais, & où le Patron devoit s'arrêter. Les mariniers s'entretenoient, un jour, de l'Eglise de Saint-Pierre, que les étrangers venoient voir, en foule, par curiosité : Pierre demanda quelle étoit cette Eglise : On lui dit qu'elle étoit dans une Isle assez près d'Aigues-mortes; qu'elle avoit été fondée par une jeune veuve, qui avoit établi, auprès, un Hôpital fort fréquenté, où elle recevoit & soignoit elle-même les malades, & les voyageurs qui revenoient de la Terre-sainte. Les mariniers lui conseillèrent de s'y rendre, & lui faisoient espérer qu'il y trouveroit remède à son mal. Ah! mes amis, leur dit Pierre, le mal que je souffre n'est pas du ressort de la Médecine; l'objet qui le cause peut seul le guérir; cependant, conduisez-moi à cet Hôpital; le portrait que vous me faites de celle qui l'a fondé, excite ma curiosité. Les mariniers, touchés de la douceur & de l'air affligé de Pierre, le transpor-

tèrent dans l'Isle. Il se fit conduire à l'Hôpital sous le nom d'un Chevalier Italien, qui revenoit de chez les infidelles, où il avoit été fait esclave.

On les conduisit dans une salle destinée aux personnes qui, nées dans un certain rang, avoient été réduites à la misère, par des évènements qui la rendoient honorable : Cette salle étoit fort peuplée, parce que les pauvres n'avoient pas à craindre d'y être confondus avec ces hommes lâches, qui, se faisant un devoir de la paresse, & un métier de la mendicité, vont infecter de leurs vices, des asyles qui ne devoient être réservés qu'à la vertu malheureuse : Ce n'est pas qu'il n'y eût des salles pour cette espèce de malades ; car il suffisoit que l'humanité souffrît pour qu'elle eût un droit à cet Hôpital ; on observoit seulement de ne pas les laisser entrer dans les autres salles ; &, lorsqu'ils étoient hors de danger, on leur offroit de les entretenir dans l'Hôpital, à condition qu'ils travailleroient aux manufactures qu'on y avoit établies, aux défrichemens, à la cultivation de l'Isle ou à d'autres ouvrages utiles.

La Supérieure, le visage caché sous un voile, vint visiter les malades ; elle ordonna qu'il ne manquât rien à personne, aida elle-même à faire les lits des nouveaux venus, fit coucher Pierre dans le temps qu'elle alla elle-même lui chercher à souper, & le pria de demander tout ce dont il auroit besoin. Pierre, ainsi que les autres, ne pouvoit se laisser d'ad-

mirer la modestie & le zèle de cette femme vertueuse. Il demanda si l'on favoit qui elle étoit : Non, lui dit-on ; elle a autant de soin de cacher sa naissance que sa figure ; il n'y a personne ici qui ne la regarde comme sa mère ; quoiqu'elle parle françois, on ne peut décider, à son accent, si elle est Italienne ou Provençale. Elle a reçu ici des Chevaliers d'une origine illustre, elle ne les a pas servis avec plus de distinction que le plus roturier honnête homme, & malheureux ; quand on lui a demandé de quelle famille elle étoit, elle a répondu que tous les infortunés étoient ses frères.

Pierre, peu de jours après, commença à se rétablir ; la société qu'il lia avec quelques Chevaliers, leurs aventures qu'il se faisoit raconter, les attentions assidues de la Supérieure, lui rendirent ses forces. Il reconnut, parmi les malades, deux Chevaliers qu'il avoit vaincus, autrefois, à Naples, & qui ne purent le reconnoître, tant les fatigues & les maux l'avoient changé. Il tourna la conversation sur leurs combats ; il leur demanda dans quels tournois ils s'étoient signalés. Ah ! ce n'est pas, du moins, à Naples, dit l'un ; le sort des armes est journalier ; celui d'un Chevalier est d'être, tour à tour, vainqueur & vaincu ; je n'avois pas encore éprouvé de revers, lorsqu'il y a environ cinq ans, que le Roi de Naples, pour mon malheur, fit publier des joutes en l'honneur des Dames : Un Chevalier, que personne ne connoissoit, & qui

prit le nom de Chevalier des Clefs, avoit fait mordre la pouffière à trois ou quatre des plus braves guerriers; je me présentai pour les venger; n'ayant jamais été vaincu, je me croyois invincible; du premier coup de lance, il me jeta à dix pas de mon cheval; je quittai le champ de bataille, je changeai de cheval & d'armes, je me présentai encore; nous nous chargeons, nos lames se brisent, nos chevaux se heurtent, le mien demeure étourdi du coup, lorsque le maudit Chevalier des Clefs passe derrière moi, m'enlève, comme s'il n'eût porté que sa lance, descend de son cheval & me propose un combat à l'épée. Nous nous portons & nous parons les coups les plus terribles; soit adressé, soit que son épée fût de meilleure trempe, la mienne se casse. Brave Chevalier, me dit-il, tu ne peux pas répondre des fautes du hasard; te voilà désarmé, peut-être n'y a-t-il pas tout à fait de ta faute, essayons des armes plus naturelles aux hommes; il me propose la lutte, je l'accepte; nous nous embrasons, je le repousse; il résiste à peine, tombe & m'entraîne dans sa chute; je me crus vainqueur: Jamais il ne fut plus sûr de sa victoire que lorsqu'il fut terrassé, & sous moi; je ne fais comme il fit, l'éclair n'est pas plus prompt; se retourner, prendre le dessus, me forcer, en m'étouffant, de demander grâce & de m'avouer vaincu, fut l'affaire d'un instant. Quel homme, si toutes ses vertus eussent répondu à son courage & à sa force! L'amour lui fit perdre, dans le

même jour, l'estime de tout le monde, l'amitié du Roi, & ternir pour jamais la gloire qu'il s'étoit acquise. Maguelonne faisoit les délices du Roi son père; sa beauté, ses talens, sa sagesse, lui soumettoient les cœurs de tous ceux qui la voyoient; le Chevalier des Clefs en devint amoureux & l'enleva. On courut, en vain, après le ravisseur. Jamais on n'a pu savoir des nouvelles de l'un ni de l'autre.

Ce récit jeta la consternation dans l'esprit de Pierre; il savoit bien qu'il n'étoit pas absolument innocent; mais il ne se croyoit pas si coupable; il chercha à excuser le Chevalier des Clefs: Peut-être, disoit-il, étoit-il secrètement aimé de cette Princesse, peut-être vouloit-on la forcer de s'unir à quelqu'un, qu'elle détestoit; car, quoiqu'il y ait long-temps que j'ai quitté l'Italie, je me souviens d'un mariage projeté, dès l'enfance de Maguelonne, avec le Prince de Tarente, qui, alors, avoit quarante-cinq ans, d'une figure hideuse, & d'un caractère féroce. Quel Chevalier résisteroit aux prières d'une jeune beauté qui se jetteroit dans ses bras & qui réclamerait sa générosité pour l'arracher à un tel monstre. A supposer ce que vous dites, répondit le Chevalier malade, il y avoit d'autres moyens à prendre; le Prince de Tarente, tout féroce qu'il étoit, aimoit les combats; il falloit le défier; il n'étoit pas difficile au Chevalier des Clefs de le vaincre & de le faire renoncer à la Princesse; ce qui confirme encore davantage que cet inconnu

n'a voulu qu'abuser de la situation de Maguelonne, c'est qu'il a couru des bruits qu'il l'avoit abandonnée dans une forêt, pendant qu'elle dormoit; d'autres disent, qu'on l'a vue à Rome; quelques-uns ont assuré qu'elle s'y étoit renfermée dans un cloître, & qu'elle y étoit morte de désespoir & de douleur: Quoi qu'il en soit, son père, depuis ce jour, n'a fait que languir, & a terminé sa carrière depuis un an; sa mère règne; mais le chagrin a si fort affoibli ses sens, que l'Etat est livré aux factions & à la discorde.

Quoique la nouvelle de la mort de Maguelonne ne fût fondée que sur des bruits populaires, Pierre n'en fut pas moins affligé; il tomba à la renverse, & éprouva des convulsions affreuses. Tant qu'il l'avoit cru vivante, il s'étoit soutenu par l'espérance de la revoir un jour; lorsqu'il se vit sans espoir, il ne désira plus que la mort. Les Chevaliers, qui étoient bien éloignés de penser que Pierre fût l'amant de Maguelonne, crurent que son attaque étoit une rechute de sa maladie; ils demandèrent du secours; on le remit dans son lit; quand ses convulsions furent un peu calmées, la Supérieure vint; elle connut, à son pouls & aux profonds soupirs qui s'exhaloient de son cœur, que son mal avoit une autre cause que le dérangement de la machine. Chevalier, lui dit-elle, votre ame paroît vivement affectée; la médecine n'a aucune prise sur ce genre de maladie: Si vous daignez m'ouvrir votre cœur, peut-être ne sera-

t-il pas impossible de trouver quelque remède à vos peines; quand toutes les ressources humaines manqueroient, il en est toujours une infailible dans la religion; il n'y a point de maux dont elle ne console; hélas! je l'ai appris par ma propre expérience.

Ces paroles affectueuses, le son de voix de celle qui les prononçoit, jetèrent un calme subit dans l'ame & dans les sens de Pierre: Il la pria de s'asseoir & de faire retirer ceux qui pourroient les entendre. Ah, Madame, lui dit-il, je vais vous retracer des événemens qui, en renouvelant mes douleurs, vont me couvrir, à vos yeux, d'une honte que rien ne peut effacer. J'ai déshonoré l'objet de ma tendresse, & c'est moi qui cause sa mort. Jeune, & fier d'une valeur qui ne cherchoit qu'à se faire connoître, on fit, devant moi, le portrait d'une Princesse, que les Princes & les plus fameux Paladins de l'Europe se disputoient; ce portrait, qui n'étoit point flatté, enflamma mes desirs; je me mis, dès ce moment, au nombre de ses prétendans, je demande à mes parens la permission d'aller signaler mon courage; je pars, quitte la Provence, j'arrive à Naples, & je vis Maguelonne, plus belle que mon imagination ne me la peignoit... Ciel! s'écria la Supérieure, quels noms venez-vous de prononcer? La Provence.... Naples... Maguelonne: Qu'ont de commun ces noms chéris avec celui de *Pietro del Bosco Maledetto*, Chevalier Italien, sous lequel vous vous êtes annoncé dans ces lieux. C'est un nom sup-

posé, reprit Pierre; mon véritable nom est Pierre de Provence. O! justice éternelle, s'écria-t-elle encore, ô Providence! Quoi! vous, ce valeureux Pierre, ce généreux amant de Maguelonne! O Ciel! ô ciel, daigne me soutenir & me modérer encore!... Elle étoit tremblante & n'osoit respirer; cependant elle se retint; elle craignoit que ce qu'elle avoit à apprendre au malheureux Pierre, ne causât à ses sens une nouvelle émotion qu'il n'auroit pas eu la force de supporter.

Je vous l'avois annoncé, reprit-il, que votre pitié se changeroit en horreur. Puisque vous connoissez Maguelonne, & que je vous ai dit mon nom, vous savez mon crime; mais ce que vous ne pouvez avoir appris que par des récits imposteurs, indignes de Maguelonne & de moi, c'est le malheur qui nous sépara. Pierre lui raconta l'enlèvement de la boîte, qui contenoit les trois anneaux, par un oiseau de proie, la fuite de l'oiseau, le danger auquel il s'exposa pour ravoir la boîte, sa prise par les Corsaires, & son désespoir, lorsqu'on l'amena à Alexandrie. Il s'arrêta, il crut que le reste amuseroit peu une femme à qui l'intérêt qu'il lui voyoit prendre à Maguelonne, devoit le rendre odieux; mais la Supérieure voulut tout savoir; au moindre péril que le Chevalier avoit couru, elle éprouve, dans le court intervalle de ce récit, toutes les vicissitudes que Pierre avoit essuyées pendant huit années.

Vertueux Chevalier, lui dit-elle, en lui

ferrant la main, le récit, que vous venez de me faire, m'intéresse plus que vous ne pensez : Plusieurs bruits, il est vrai, se sont répandus sur votre aventure. Eh, que m'importe! s'écria Pierre; le seul qui m'accable, c'est le bruit, trop certain, de la mort de cette infortunée. Vous m'avez fait entendre que vous la connoissiez : Au nom de Dieu, qui répand la consolation sur vos lèvres, apprenez-moi ce que vous en savez... Je ne fais; mais votre son de voix, qui me rappelle le sien, la douceur avec laquelle vous soutenez mon courage, les éloges qu'on donne ici, de tous côtés, à vos vertus, votre sensibilité, tout en vous me pénètre d'une si grande vénération, & m'inspire des sentimens si semblables à ceux que Maguelonne me faisoit éprouver, que j'ai en vous la plus entière confiance. Elle ne crut pas qu'il fût encore temps de lui annoncer son sort : Tranquillisez-vous, lui dit-elle; j'ai de fortes raisons pour croire que Maguelonne vit encore; j'étois sa meilleure amie : Vous m'avez vue à la Cour de son père; j'ai conservé des relations avec elle; il y a quelque temps qu'elle ne m'ait écrit, je vous promets que, dans peu, nous en saurons des nouvelles certaines.

Pierre cherchoit, en vain, quelle pouvoit être cette fille généreuse, qu'il avoit vue à la Cour de Naples. Elle revint, le lendemain, à la même heure; elle trouva Pierre beaucoup plus tranquille; elle eut soin, cette fois & les six jours suivans, de ne le voir qu'en com-

pagnie : Lorsqu'il eut repris assez de force pour se lever, elle ne le vit qu'après les autres malades, & à l'entrée de la nuit : Voilà de bonnes nouvelles, lui dit-elle; Maguelonne vit, & ne vit que pour vous; on ne vous a pas trompé, elle est dans un Couvent. Madame, sans doute qu'elle y a fait des vœux! Hélas! elle avoit juré d'être mon épouse, & c'est sur la foi des sermens que nous quittâmes la Cour de son père! Mais, malheureux! de quoi vais-je m'inquiéter? N'est-ce pas assez pour moi qu'elle vive? La Supérieure l'assura qu'elle n'étoit liée par aucun engagement; que ce n'étoit point à Rome, comme on l'en avoit assuré, qu'elle avoit choisi sa retraite, & que son Couvent étoit en France. Le Chevalier lui demanda, avec les plus vives prières, de le lui nommer. Non, lui dit-elle, ce secret est de trop grande importance pour que j'ose prendre sur moi de vous le révéler. A cela près, voilà la lettre qu'elle m'a écrite par le même exprès que je lui avois envoyé; vous connoissez son écriture. Adieu, Chevalier, foyez tranquille : je suis obligée de faire un petit voyage pour les affaires de la maison; je serai trois jours absente; j'exige, au nom de votre amie, que vous preniez le plus grand soin d'une santé qui me devient aussi chère qu'à elle-même.

Dès qu'elle fut sortie, Pierre ouvrit la lettre de Maguelonne; la souscription étoit, à la sœur Emilie. Il reconnut l'écriture de son amante; ses yeux parcouroient cet écrit avec

tant de rapidité, qu'il eût voulu la lire d'un seul regard. Enfin, après avoir été vingt fois du commencement à la fin, il lut, avec bien de la peine, que Maguelonne n'étoit guère plus tranquille que lui, qu'elle étoit dans l'impatience de le revoir; qu'il lui sembloit qu'une nouvelle vie commençoit pour elle; qu'elle oubloit ses maux, & qu'elle ne sentoit que ceux que Pierre avoit éprouvés; toute la lettre se ressentoit du désordre où elle étoit, des phrases qui n'étoient point finies, des lignes effacées par des pleurs, une énergie qui n'avoit pas le sens commun, un délire attendrissant, mille idées qui se détruisoient l'une & l'autre, la religion la plus pure, l'amour le plus tendre, la morale la plus sévère & les transports les plus ardens, tout étoit confondu, & tout autre qu'un amant eût cru que Maguelonne étoit folle. Elle promettoit à son amie de venir la voir, de venir s'unir pour jamais à Pierre; mais, elle ne fixoit pas le temps.

Le Chevalier pouvoit à peine contenir ses transports; l'absence d'Émilie, l'incertitude du terme que Maguelonne mettoit à son arrivée, &, plus que tout, l'habitude de la douleur, servirent de contrepoids à sa joie, qui eût pu lui occasionner une nouvelle rechute.

Les trois jours de l'absence de la Supérieure se passèrent dans cette agitation; s'il eût su le Couvent où Maguelonne s'étoit retirée, rien n'eût pu le retenir; s'il eût même

pu savoir où étoit Emilie, il eût couru après elle, pour lui demander des éclaircissèmens sur mille choses qui n'en avoient pas besoin. Il apprend, enfin, qu'Emilie est de retour, il la fait demander, on lui fait dire qu'il n'est pas encore temps; qu'elle est trop fatiguée de son voyage; qu'elle le verra sur le soir, & qu'elle se propose de souper avec lui. Sur le soir! & il n'étoit que midi. Depuis qu'Emilie étoit Supérieure, il ne lui étoit jamais arrivé de regarder aucun homme en face; quelque effort qu'eût fait Pierre, jamais ses regards n'avoient pu percer l'épaisseur de son voile, & elle veut souper avec lui: Il se confond en conjectures. Quel est son dessein? n'est-ce que pour accélérer sa guérison qu'elle se flatte de l'espérance de revoir Maguelonne? Elle vit, disoit-il, je n'en puis douter, sa lettre me l'assure; on dit qu'elle est dans un Couvent, y seroit-elle liée par des vœux? Emilie dit que non; mais dois-je en croire une ame sensible, dont la pitié ingénieuse ne se fera pas fait un scrupule de cacher des vérités affligeantes, à un malheureux qu'elle ne peut sauver, que par ce moyen. Hélas! c'est cette vérité cruelle qu'elle veut m'annoncer, & c'est, sans doute, pour en affoiblir l'amertume, qu'elle choisit le moment d'un souper extraordinaire. Généreuse Emilie, avec quels ménagemens vous m'avez dévoilé des secrets dont la douceur inattendue m'eût accablé! En adorant la bonté de votre ame, n'ai-je pas à me plaindre que vous m'avez élevé au plus haut degré d'espé-

rance, pour me précipiter dans un abyme de douleur plus affligeante encore.

C'est ainsi que raisonnoit l'injuste Chevalier, qui, huit jours auparavant, auroit donné sa vie pour s'assurer de celle de Maguelonne; il étoit dans ces perplexités, lorsqu'enfin, le moment qu'Émilie avoit fixé pour sa visite, arriva. Pierre courut au devant d'elle, d'un air inquiet & consterné. C'en est donc fait, Madame, s'écria-t-il, Maguelonne est à jamais perdue pour moi! Émilie frémit, elle crut que quelque nouvel obstacle, qu'elle n'avoit pas prévu, ou que le Chevalier lui avoit caché, s'opposoit aux vœux dont la lettre étoit remplie; elle lui demanda quel étoit l'évènement funeste que son désespoir sembloit annoncer? Je n'en suis que trop certain, reprit-il; Maguelonne a formé des liens indissolubles, elle est Religieuse. Votre amour, interrompit Émilie, me fait excuser votre méfiance. Je vous ai assuré que votre amante étoit libre, & vous auriez dû vous en rapporter à moi. Ingrat, c'est moi qui l'ai prévenue de votre retour, qui l'ai instruite, dès le moment que je vous ai connu. Je ne me suis absentée que pour vous la ramener, & dans peu de jours, vous la verrez en ces lieux; si vous saviez tout ce qu'il m'en a coûté pour l'empêcher de voler dans vos bras, la violence qu'elle s'est faite, en attendant que le rétablissement de vos forces vous permît de soutenir une vue aussi chère, vous rougiriez de vos soupçons. Le Chevalier se jeta

aux genoux d'Émilie ; il lui avoua que le souper auquel elle l'avoit invité , lui paroïsoit si extraordinaire , qu'il avoit conjecturé qu'elle attendoit ce moment pour lui révéler ce funeste secret. Non , reprit Émilie ; j'ai amené ici Nicé , & je voulois vous ménager , à l'un & à l'autre , le plaisir de la surprise ; pour vous punir , il sera tout entier pour elle. Ah ! s'écria-t-il , pourquoi Maguelonne n'est-elle pas de la partie ? Parce que , répondit la bonne Supérieure , vous avez été sur le point d'extravaguer , en rêvant qu'elle étoit Religieuse ; quel'idée seule de sa mort vous a mis aux portes du tombeau , & que la joie de la revoir vous y auroit , peut-être , précipité. — Ah ! généreuse & cruelle Émilie , vous m'avez trop bien préparé à soutenir cet événement , pour que vous ayez rien à craindre. — Eh bien , nous le verrons dans le temps. Allons joindre Nicé.

Dans un appartement séparé , Emilie avoit fait préparer une salle ornée avec autant de goût que de magnificence ; une table délicatement servie attendoit cinq convives ; Pierre & Émilie arrivent , la porte s'ouvre , & Pierre se trouve entre les bras de son père & de sa mère. Grand Dieu ! s'écria Pierre , en les embrassant , cruelle Émilie , vous ne m'avez pas préparé à cet excès de bonheur : ô mon père , ô ma mère , ah ! je succombe à mon ravissement ; des larmes de tendresse coulèrent en abondance ; le Chevalier étoit dans les bras du Comte & de la Comtesse ; des mots entrecoupés , des soupirs , des caresses , exprimoient

les sentimens dont il étoit agité : Il eût eu bien de la peine à soutenir cette scène si touchante, si la présence de Nicé, qui vint au secours, ne lui eût rappelé, dans ce moment, que Maguelonne étoit absente ; il embrassa Nicé ; il lui témoigna la reconnoissance la plus vive de l'intérêt qu'elle avoit pris, autrefois, à son amour. Ah, Nicé ! me pardonneriez-vous tous les chagrins que notre fuite a dû vous causer ? Combien de fois ai-je rougi de l'idée que mon imprudence a dû vous donner de moi ! Et Maguelonne, la vertueuse Maguelonne, victime de mon audace, a, sans doute, partagé, dans l'esprit de ses parens & du peuple, la honte de cet enlèvement. Ah, ma chère Nicé ! peignez-lui, si vous le pouvez, les remords.....

Seras-tu toujours injuste à mon égard, s'écrie Emilie, en relevant son voile & en embrassant le Chevalier, qui reconnoît, enfin, Maguelonne ? Que parles-tu de victime ? Tu ne fus que mon complice, si notre fuite fut un crime ; abjure tes remords, & ne me parle que de ta tendresse. Ah, Pierre !.... Pierre étoit dans ses bras, comme la jeune épouse dans la première extase de la volupté ; quelques soupirs s'exhaloient, à peine, avec son haleine brûlante ; le nom de Maguelonne, élançé du fond de son cœur, expiroit tendrement sur ses lèvres agitées. La Princesse, plus préparée à cet événement, s'efforçoit de garder plus de modération, mais l'amour la trahit, lorsque Pierre, accablé de sa joie, perdit tout mouvement & toute connoissance.

Ah, ciel! s'écria-t-elle, imprudente! c'est moi qui te perds. Pierre, ô mon époux!... &, soudain, comme pour remplacer l'âme de son amant par la sienne, elle colle sa bouche sur sa bouche, & couvre son visage de larmes. Cependant, on l'arrache de ses bras; Nicé appelle du secours; le Comte Jean & son épouse soutiennent leur fils; Maguelonne, à qui l'habitude de voir des malades avoit appris les plus beaux secrets de la Médecine, lui fait respirer des sels volatils qui le raniment; il lui tend la main; des larmes de tendresse commencent à couler, &, bientôt, il a assez de force pour sentir son abatement; peu à peu, il recouvre la vue & la parole. Maguelonne a cédé sa place à la Comtesse; les discours qu'elle lui tient, les sentimens qu'elle lui exprime, accoutument son âme à des sentimens plus doux; son sang prend un cours moins précipité, ses sens se calment, & Pierre paroît entièrement tranquille. Chevalier, lui dit Maguelonne, je vous ai mis à de trop cruelles épreuves, j'aurois dû le prévenir, j'ai eu la foiblesse de m'en rapporter à vous-même, lorsque vous m'avez dit que je vous avois trop bien disposé à me voir, pour que j'eusse quelque chose à craindre; enfin, grâces au ciel, nos alarmes sont dissipées. Elle lui fit promettre, pour leur repos mutuel, de se modérer. Le souper se passa dans la joie, le plaisir éclatoit dans tous les yeux; mais le sentiment dominoit trop dans tous les cœurs, pour qu'on pût se livrer à la gaieté.

Il venoit de se passer des scènes trop vives, pour que Maguelonne osât se permettre de satisfaire la curiosité du Chevalier, sur ce qui étoit arrivé à cette Princesse depuis l'évènement qui les sépara. On remit ce récit au lendemain. Le Chevalier fut conduit dans l'appartement qui lui étoit préparé; Nicé s'offrit de veiller auprès de son lit; il passa la nuit fort tranquillement; Nicé alloit, de temps en temps, en donner des nouvelles à Maguelonne, qui attendoit le jour avec impatience, & qui se leva plus d'une fois pour aller au devant de Nicé.

---

CHAPITRE IX.

*Histoire de Maguelonne depuis l'enlèvement de Pierre par les Corsaires; pèlerinage; arrivée en Provence; fondation d'un Hôpital.*

DÈS que le jour parut, Maguelonne reprit son voile, & alla visiter ses malades, jusqu'à ce qu'elle crût que Pierre avoit assez reposé. Le Comte & la Comtesse, qui avoient été chez lui, à son réveil, le conduisirent dans un jardin d'orangers, où Nicé & Maguelonne les attendoient; Pierre courut vers Maguelonne, qui s'avança vers lui d'un pas timide & modeste; ils s'embrassèrent avec plus de tendresse que de fureur. Le Chevalier hésita quelque temps, &, prenant, ensuite, la main de sa maîtresse:

Chère épouse, lui dit-il (car vous m'avez permis de vous donner ce nom, quoique je n'en aye pas encore obtenu le droit), ce n'est qu'en tremblant que j'ose vous demander le récit de ce qui vous est arrivé, depuis l'instant où nous fûmes séparés dans la forêt.

Maguelonne, qui avoit dit au Comte & à la Comtesse ce que Pierre lui avoit raconté de ses malheurs depuis ce moment, commença ainsi :

Tandis qu'on vous entraînoit sur les flots, le sommeil se dissipant peu à peu, mes regards se tournèrent naturellement vers l'endroit où je croyois rencontrer les vôtres; je m'étois endormie sur vos genoux; & je trouvai ma tête appuyée sur votre manteau. Je crus d'abord, qu'accablé de fatigue, vous vous livriez au repos sous quelque arbre voisin; je me levai; je parcourus le bois autour de moi; je revins au lieu que je venois de quitter, & j'attendis encore; j'étois rassurée par votre cheval, que je voyois pâturer avec le mien. Cependant, la nuit approchoit, je commençai à m'inquiéter & à perdre patience. J'appelai vos domestiques; je leur demandai où vous étiez; il y en eut un, qui vous avoit vu aller vers la mer; je vous cherchai, vainement, sur le rivage. Mille idées affligeantes accablèrent mon esprit; toute la nuit se passa en recherches inutiles: Quand l'aurore parut, vos domestiques, & moi, fouillâmes de tous côtés; nos cris firent retentir la forêt: Enfin, n'espérant plus vous retrouver, ne sachant à quoi attribuer votre absence, aimant mieux

croire que vous étiez égaré & que vous aviez été dévoré par quelque bête féroce, que d'imaginer que vous m'eussiez abandonnée par quelque perfidie, je me prosternai, je levai mes mains vers le ciel : Grand Dieu, m'écriai-je, qui peut pénétrer les secrets de votre justice ? Quel crime a donc commis la victime que vous frappez ? Si j'ai fui la maison paternelle, Pierre n'a fait qu'accompagner celle qui l'entraînoit dans sa fuite ; sa punition, il est vrai, est moins affreuse que ma peine : La mort a terminé ses chagrins & ses plaisirs ; & moi, le cœur déchiré du regret d'avoir perdu l'amant le plus tendre, le plus généreux, le plus sensible ; l'ame tourmentée de remords, d'avoir abandonné mes parens, confuse de la honte que je laisse, après moi, dans une Cour où j'étois adorée, je n'ai d'autre ressource que l'infamie. Ah, Pierre ! ton souvenir seul me reste, & c'est pour m'accabler encore ?

J'étois livrée au plus cruel désespoir ; vos domestiques pleuroient & n'osoient me consoler ; je voulois qu'ils me ramenassent à Naples : Déjà nous en avions pris la route ; je changeai de dessein, il eût fallu vous nommer, & c'eût été vous accuser : D'ailleurs, je les exposois à une mort certaine ; si je ne l'avois eu à craindre que pour moi, j'y aurois volé, je ne desirois que de mourir ; mais comment paroître aux regards d'un père irrité, d'une mère que je forçois à rougir, d'une foule de Courtisans que j'avois dédaignés, & qui se

feroient vengés par le mépris? Des Chevaliers, surtout, qui, n'ayant pu vous vaincre, vous auroient flétri en ma présence, par les calomnies les plus atroces, sans que j'eusse osé prendre votre défense. Enfin, je pris le parti de me jeter entre les bras de la Providence; je dis à mes domestiques de me conduire hors de la forêt, & dans le village le plus prochain.

Nous rencontrâmes un gros bourg sur le bord de la mer; là, je congédiai vos domestiques; ils ne vouloient point me quitter; ils offrirent de m'accompagner dans tous les lieux où je voudrois me retirer; ils pleuroient amèrement votre perte, & ils disoient que rien ne pouvoit les consoler, que la douceur de me servir; je leur promis que je ne les oublierois jamais; que, si vous n'étiez pas perdu pour moi, & si le ciel nous réunissoit, nous les rappellerions, en quelque lieu qu'ils fussent. Je passai deux jours dans ce village; les habitans y étoient en alarmes; des Corsaires, qui y avoient passé, peu de temps auparavant, & qui croisoient sur les mers, y étoient descendus, & leur avoient enlevé trois jeunes filles & quelques payfans, qu'ils avoient mis dans les fers. Je ne fais pourquoi je rejetai ma première idée; je m'imaginai que, vous promenant sur le bord de la mer, en attendant mon réveil, ils vous avoient enlevé; je fus tentée d'aller à Marseille, & de passer les mers, pour tâcher de découvrir vos traces. Cette résolution n'étant fondée que sur une conjecture vague, ne fut point exécutée.

Je

Je quittai mes habits, qui auroient pu me décéler; je pris ceux d'une Pélerine, & je suivis une famille entière qui alloit en pèlerinage à Rome; ma tristesse, quelque beauté, beaucoup de complaisance, me concilièrent tous les cœurs. Nous nous servions mutuellement les uns les autres. On comprit bientôt que je n'étois pas ce que je paroissais être: On eut des égards pour moi; je n'en fus que plus attentive à me faire partager le travail de notre caravane; elle étoit composée d'un vieillard, le chef de la famille, de son épouse, de leur fille à peu près de mon âge, & d'un cousin qui devoit bientôt être son époux; c'étoit pour obtenir la dispense de leur mariage que ces bonnes gens alloient à Rome. Pierre, c'est dans leur société que je me suis convaincue qu'il y a cent fois plus de charmes dans un état plus humble & médiocre, que dans l'élevation des Grands. La douceur de leurs caractères, l'uniformité de leur manière de vivre, la sincérité qui régnoit dans leurs discours & dans leurs actions, tout me faisoit regretter de n'être pas née dans un hameau; mais j'aurois voulu que Pierre fût né dans le hameau voisin. Dans un état semblable, ni la crainte d'être unie à un monstre que j'abhorrois, ne m'eût forcée à quitter la maison paternelle; ni ma fuite, si elle eût été nécessaire pour éviter un mariage détesté, n'eût laissé d'aussi funestes impressions sur mon compte; j'aurois exposé la vérité, & j'eussé été justifiée dans mon hameau. Pierre n'eût pas été d'un rang

disproportionné au mien ; on n'eût consulté que sa vertu , & je n'aurois eu besoin de faire parler que mon amour.

C'est par ces réflexions que je soulageois les fatigues de mon voyage. Nous étions à pieds , & nous allions à petites journées : Dans les premières , j'étois excédée. Votre cheval , que j'avois conservé , parce que vous l'aimiez , & dont j'avois fait présent à la famille , servoit à porter nos provisions : Les huit premiers jours , lorsque le soleil étoit le plus chaud , & que nous ne trouvions point de l'ombrage , on m'obligeoit de monter à cheval ; bientôt , je m'accoutumai à la fatigue ; je me convainquis que la nature n'étoit pas plus avare de ses dons pour les Princesses que pour les paysannes , & que l'éducation & le luxe sont de véritables maladies qui causent la foiblesse des unes , & qui n'attaquent jamais les forces des autres.

Nous arrivâmes à Rome ; je quittai , non sans regret , mes compagnons de voyage. Ma confiance dans l'Être Suprême , qui me puniffoit , m'inspira le désir d'entrer dans une Eglise ; je vis plusieurs personnes à genoux autour d'un Prêtre qui écoutoit le récit de leurs fautes ; les uns s'en retournoient remplis de consolation , & les autres déchirés de remords. Je me mêlai dans la foule ; & , lorsque mon tour fut venu , je lui fis naïvement le récit de ma malheureuse aventure. Il m'écouta fort attentivement , & , même , je m'aperçus qu'il essuyoit ses larmes. Rien ne donne tant de courage

aux malheureux que lorsqu'ils font partager leur foiblesse aux autres.

Je priai le bon Prêtre de m'aider de ses lumières & de ses conseils ; il voulut exiger , avant tout , que je vous oubliasse. Hélas ! lui dis-je , quand je le voudrois , il me seroit impossible. Il voulut m'ôter l'espérance de vous revoir jamais ; il m'affligea si sensiblement , que je fus sur le point de perdre connoissance. Ah ! Monsieur , ôtez-moi la vie , ou laissez-moi cette consolation. Non , Pierre n'est point mort ; si quelque bête féroce l'eût attaqué , il est trop brave pour avoir succombé sous ses coups ; non , je ne puis me persuader que le ciel ait voulu me l'enlever pour jamais ; joignez vos prières aux miennes , le ciel n'est point inexorable , il me le rendra : Il eut la cruauté de me dire que vous ne seriez pas le premier infidelle qui eût abandonné sa maîtresse. Je me contentai de lui répondre , que je vous aimerois mieux infidelle que mort , mais qu'il étoit plus aisé de me persuader que vous étiez mort , que perfide. Eh bien , reprit-il , puisque votre confiance en la Providence est si assurée , attendez , sans trouble , & sans inquiétude , qu'elle vous le ramène. Je lui demandai le plus grand secret sur mon état & sur ma naissance , que je lui avois confiés , & il me le promit.

A peine l'eus-je quitté , que je vis entrer dans l'Eglise mon oncle , accompagné d'un cortège nombreux ; je frémis en le voyant ; je crus qu'on avoit suivi mes traces ; mais ,

lorsque je vis qu'il parcouroit l'Église indifféremment, je ne fis que détourner mon visage; j'étois bien assurée qu'à moins qu'il ne me fixât bien attentivement, mon déguisement l'empêcheroit de me reconnoître. Il passa auprès de moi, & ne se détourna point. Dès qu'il fut sorti, je m'acheminai vers l'hôpital destiné aux Pèlerins. J'y restai quinze jours. Ce fut là qu'en attendant que le ciel vous rendit à mes vœux, je formai le projet de fonder une maison semblable pour les pauvres malades. Je m'instruisis de tous les détails; je priai la Supérieure de m'aider à faire un abrégé de toutes les règles, & de tout ce qui regardoit la partie économique de la maison: Elle ne me cacha rien; elle avoit pris une si grande affection pour moi, qu'elle vouloit me retenir auprès d'elle, & m'associer à ses travaux; je prétextai des affaires de famille, & je partis dans le dessein de me rendre en Provence. Je passai par Gênes, & je m'embarquai sur un vaisseau qui alloit à Aigues-mortes. Mon voyage fut très-heureux; je tournai mes regards vers l'Afrique, dont les côtes, dit-on, sont peuplées de Corsaires, j'avois toujours un secret pressentiment qu'ils vous avoient fait esclave. Je vis, avant d'arriver à Aigues-mortes, cette Isle; elle me parut charmante, & c'est là que je me proposai de faire mon établissement.

Comme je me promenois, un jour, sur le port d'Aigues-mortes, je rencontrai une bonne femme, qui m'offrit de prendre sa maison pour

logement; je l'acceptai, & la vieille en parut très-contente : Mon enfant, me dit-elle, à votre habit, je vois que vous venez de Rome; j'ai fait, autrefois, ce voyage-là, avec mon mari, que Dieu lui fasse paix : J'étois jeune, & jolie comme vous, & mon mari en valoit bien un autre. Les Italiennes sont belles, galantes; elles faisoient beaucoup d'accueil à mon mari, cela m'inquiétoit, il faut en convenir; ce n'est pas que je ne fusse bien sûre de lui; il m'aimoit tant..... C'est une pauvre espèce que ces Italiens, de petits hommes, jaloux; pourquoi? car ils ne savent guère aimer; mais vous! vous, ma chère enfant, quand, pourquoi, comment, avec qui avez-vous été à Rome? Hélas! ma bonne, avec personne, lui dis-je; & il ne vous est rien arrivé, jeune, jolie... Non, repris-je; j'ai rencontré des Pélerines comme moi, des Pélerins, d'honnêtes gens, qui m'ont conduite, & qui m'auroient défendue en cas de besoin : Grâce au ciel, leur secours ne m'a pas été nécessaire; mais je voudrois traverser la Provence, je ne connois pas les mœurs de ce pays, & je n'oserois m'y exposer toute seule. Ah! vous n'avez que faire de craindre, reprit la vieille; nous avons pour maître & Seigneur le plus digne homme, le plus sage; il est du pays de Provence, frère du Comte de ce nom; il demeure à Cavaillon, &, depuis peu, son frère l'a fait Gouverneur de ses États. Il est bon, noble, généreux, &, surtout, fort juste. Oh! il est d'une exacti-

rude, d'une sévérité, qu'il n'y a pas d'endroit dans la Provence que ses yeux n'éclairent. Dans les champs, dans les bois, la nuit, le jour, on est en sûreté comme chez soi. Moi, qui vous parle, moi, je ne ferois aucune difficulté de la traverser en long & en large, à toutes les heures du jour & de la nuit; s'il arrivoit quelque chose à qui que ce fût, ce n'est pas seulement aux malfaiteurs qu'il s'en prendroit, mais à ceux qu'il a chargés de leur donner la chasse; cet homme juste a une femme aussi respectable que lui; c'est la bonté, la générosité même; il est le père de l'Etat, elle est la mère des malheureux: Elle seroit à la danse, au bal; si l'on venoit lui dire qu'un pauvre diable a besoin de son secours, elle planteroit là, bal, danse & compagnie, pour y courir; il n'y a ni plaisirs, ni affaires qui tiennent, quand il s'agit de faire du bien. C'est grand dommage que ces bonnes gens meurent sans lignée. Comment, sans lignée, interrompis-je? J'avois entendu parler du Comte Jean de Provence; il me semble avoir oui dire qu'il a eu un fils nommé Pierre. Eh! voilà justement ce qui cause leur douleur & nos regrets. Ah! ma belle Demoiselle, on ne fait guère ce qu'on veut, lorsqu'on désire des enfans. Ce n'est pas que Pierre ne fût le plus beau jeune homme, l'ame la plus belle, le plus grand esprit, le meilleur cœur de toute la Provence! Il falloit le voir dans les tournois, la lance au poing; il n'y avoit point de Paladin qui tint contre, & si n'a-

voit-il pas dix-huit ans. On ne parloit que de lui; sous les armes, c'étoit un démon; quand il les avoit quittées, c'étoit l'amour; ce qu'il y a de bon, c'est que toutes les femmes couroient après lui, & qu'il ne savoit pas pourquoi. Eh bien, Madame, repris-je encore, qu'est-il donc devenu, ce Pierre? Eh, vraiment, dit-elle, c'est là l'enclouûre; un maudit Chevalier, qui, par malheur, vint chez son père, persuada à ce jeune homme qu'il falloit qu'il allât courir le monde & chercher les aventures: Il lui parla tant d'une certaine Princesse de Naples, qui faisoit tourner la tête à tous les Chevaliers, que, dès ce moment, il perdit la sienne; il voulut voir cette Princesse, & combattre pour elle; il partit, au grand regret de ses parens, qui, depuis, n'ont plus eu de nouvelles; ils craignent qu'il ne lui soit arrivé quelque chose de fâcheux; ils sont toujours tristes & affligés.

Je ne puis entendre ce récit, continua Maguelonne, sans verser des larmes; la vieille, qui ne savoit pas l'intérêt que j'y prenois, crut que c'étoit simplement par humanité, & se mit à pleurer aussi. Enfin, me dit-elle, il ne faut pourtant pas se désespérer: il est vrai qu'il y a plus d'un an qu'il est parti; le bruit s'est répandu qu'il courroit le monde avec la Princesse, & qu'il l'avoit enlevée; tout ce que je fais, c'est que le père & la mère de Pierre étoient bien fâchés contre cette Princesse; &, en effet, il faut qu'elle ait eu recours à quelque secret de magie, pour

corrompre ce jeune homme, si sage & si doux.

Je demandai à la vieille, si elle croyoit que le Comte & la Comtesse fussent toujours aussi irrités contre cette Princesse de Naples. Le temps, me dit-elle, adoucit tous les maux; cependant, la perte de leur fils leur est toujours présente: Ils font chercher de tous côtés ces deux amans, & je craindrois pour elle, s'ils la retrouvoient: Mettez-vous à leur place. Ce que j'en dis, au reste, n'est pas pour blâmer cette Demoiselle; car, si Pierre m'eût proposé de m'épouser, & que je ne l'eusse pu faire qu'en souffrant qu'il m'enlevât, je vous avoue que j'aurois été fort embarrassée. Quand on veut condamner les autres, il faut toujours, ce me semble, les juger d'après soi-même. Vous êtes bien jolie, vous, continuat-elle, vous venez de Rome, &, par conséquent, vous êtes une fille bien sage, bien vertueuse: Eh bien! si Pierre vous eût fait la même proposition, je ne fais trop ce qui en seroit arrivé. Tenez, tenez, il ne faut jurer de rien: Paysanne, ou Princesse, tout cela est, à peu près, égal. Est-ce qu'il y a une nature pour les payfans, & une nature pour les Princes?

Les propos de la vieille, qui, je crois, parleroit encore, si j'eusse voulu l'écouter, ne me permirent pas d'aller auprès de vos parens, comme je l'avois d'abord projeté, pour les consoler: La plaie étoit trop fraîche encore. Je me décidai à passer dans l'Isle, & à commencer mon établissement; j'achetai, près

du port, trois maisons contiguës, que je fis percer & bien réparer; je fis venir de Marseille tous les lits & autres meubles qui me parurent nécessaires; j'approvisionnai mon Hôpital; quelques personnes charitables s'unirent à moi; plusieurs filles pieuses, qui se destinoient au cloître, crurent qu'il étoit plus méritoire aux yeux de Dieu, de passer ses jours à servir, à consoler l'humanité souffrante, que de passer sa vie dans une retraite inutile au monde. Notre Hôpital fut fort fréquenté, j'y ai fondé une Eglise sous le titre de S.-Pierre; vous en devinez assez la raison; hélas! tout le monde a été dans l'illusion sur ma dévotion à ce Saint, je l'étois moi-même. J'invoquois le Saint, & mon cœur étoit rempli du Chevalier. Le zèle de mes camarades, pour le service des pauvres, excitoit le mien; notre Hôpital acquit une grande célébrité. On y courut de toutes parts, on ne parloit que de nous dans toute la Provence. Notre réputation parvint à vos dignes parens. ....

Le reste de ceci me regarde, dit la Comtesse de Provence, en interrompant Maguelonne: Je fais tout le plaisir qu'a mon fils de vous entendre; mais il faut que chacun ait son tour.



---

 CHAPITRE X.

*Suite de l'Histoire de Maguelonne ; Anneaux retrouvés ; l'amour plus clairvoyant que la tendresse paternelle.*

LES éloges que nous entendions faire, de tous côtés, de l'Hôpital & de la Supérieure, nous engagèrent de voir venir l'un & l'autre. Le zèle, la propreté, les attentions qu'elle donnoit au service des pauvres, sa beauté, sa douceur, nous attachèrent à elle pour jamais. Son caractère m'invitoit à la confiance, elle ne me connoissoit point, je la priai de me faire part des consolations qu'elle prodiguoit à tant d'autres ; je lui ouvris mon cœur : A peine me fus-je nommée, qu'Emilie tomba dans mes bras, froide, & presque expirante ; je jetai un cri perçant ; on lui donna du secours, elle reprit ses esprits. J'étois inquiète sur la cause de son évanouissement. Ah ! Madame, s'écria-t-elle, vous voyez cette infortunée Maguelonne, qui faisoit sa gloire & son bonheur d'être votre fille... Elle me demanda le plus inviolable secret, & me raconta toute votre aventure, jusqu'au moment de son réveil. Dès ce moment, j'ai regardé la Princesse comme ma fille, mais, pour épargner sa pudeur, je ne dis à votre père qui elle étoit, que lorsque nous fûmes de retour dans notre Palais. Nous sommes revenus plusieurs fois,

autant par plaisir que pour nous consoler avec elle. Il y avoit près de deux ans qu'elle vous avoit perdu, lorsque des pêcheurs de nos terres vinrent nous apporter un turbot énorme, qu'ils avoient pris; le cuisinier, en l'ouvrant, trouva dans son estomac une boîte. On me l'apporte; je l'ouvre, & je reconnois les trois anneaux que je vous avois donnés. Ce prodige me frappa; ma première idée fut, que vous aviez fait naufrage, & que vous aviez été dévoré par les poissons. Je versois un torrent de larmes; je courus chez votre père: Hélas, m'écriai-je, il n'est que trop vrai que Pierre, notre fils, est mort; je lui fis voir la boîte & les anneaux, & lui racontai par quel hasard ils étoient dans mes mains. Il le voyoit & ne pouvoit le croire. Il tomba dans le plus affreux accablement, &, donnant un libre cours à ses larmes, il m'embrassa: Quel sacrifice! me dit-il, aidez-moi à l'offrir à l'Être qui nous a ravi ce fruit de notre tendresse: Il nous l'avoit donné dans sa bonté, peut-être veut-il nous punir de l'avoir laissé partir, trop jeune encore. Subissons la peine de notre imprudence; nous plaindre plus long-temps, seroit un nouveau crime. Ensuite, prenant un ton ferme, & se domptant lui-même, il annonça la mort de Pierre, fit tendre tout le Palais de noir, & lui fit faire les plus magnifiques obsèques. Tous nos vassaux & tous les Chevaliers qui avoient connu Pierre, étoient consternés de sa perte. Je ne fais si les morts savent ce qui se passe sur la terre; mais il

me semble que ce seroit un grand supplice pour les méchans, s'ils entendoient ce que l'on dit d'eux, dès qu'on cesse de les craindre; & que les bons seroient presque récompensés du bien qu'ils ont fait, s'ils pouvoient jouir des éloges & des regrets qu'on donne à leurs vertus.

Lorsque les premiers jours de deuil furent passés, je vins auprès de Maguelonne; en la voyant, je ne pus retenir mes larmes; vous n'avez plus d'époux, lui dis-je, sa mort n'est que trop certaine: Elle me regardoit avec une douleur stupide & muette; je lui racontai tout ce qui s'étoit passé, & les indices que j'avois de la mort de Pierre. Elle voulut voir les anneaux, elle les reconnut. Madame, me dit-elle, ces indices ne sont pas des preuves; je vous ai, souvent, répété que je croyois que des Corsaires, qui ravageoient les côtes où nous fûmes séparés, avoient enlevé votre fils; il peut se faire qu'on ait voulu le fouiller, & qu'il ait mieux aimé jeter la boîte, qui renfermoit ces anneaux, dans la mer, que de la laisser au pouvoir de ces barbares; &, dans ce cas, il n'est pas surprenant que quelque poisson vorace l'ait gobé sur la surface des flots. Si votre fils avoit été submergé, & que les poissons l'eussent dévoré, comment cette boîte se seroit-elle plutôt conservée dans l'estomac d'un turbot, que quelque partie de son armure? Cette découverte nous prouve seulement qu'il a été sur mer, & que la boîte y a été jetée, & me confirme dans l'idée qu'il a été enlevé.

Maguelonne me consola & me rendit l'espé-

rance : Elle me conjura d'aller faire part à mon époux de cette conjecture, & de ne pas m'affliger devant lui. Mon époux approuva le raisonnement de la Princesse, & fut obligé de convenir que les yeux d'une amante étoient encore plus perçans que ceux d'un père. Ainsi, nous avons vécu, jusqu'à présent, entre l'espoir & la crainte, n'osant trop nous livrer ni à l'un, ni l'autre. Maguelonne a soutenu notre courage, quoique, souvent, nous nous soyons aperçus que le sien étoit sur le point de l'abandonner : Il y a quatre jours, qu'étant dans une de nos terres, qui n'est pas éloignée de cette Isle, & que nous avons acquise pour être plus à portée de voir Maguelonne, nous la vîmes arriver, transportée de la plus vive joie; elle tombe à nos genoux, se relève pour se précipiter dans nos bras, embrasse mon époux, & se jette sur un fauteuil, presque sans mouvement; J'étois dans la plus horrible inquiétude, on la rappelle à la vie; enfin, s'écrie-t-elle, il est retrouvé, Pierre est de retour. Mon fils, je ne vous peindrai pas nos transports; Maguelonne & moi avions l'air de deux bacchantes; votre père n'étoit pas dans un meilleur état; nous volions dans le Palais; nous embrassions nos domestiques, en leur disant que vous étiez retrouvé; ces pauvres gens pleuroient, & nous tendoient les bras pour nous rendre nos caresses. Dans tous les villages des environs, la joie fit faire des extravagances. Pour nous, nous ne donnâmes pas le temps à Maguelonne de se reposer: Nous sommes

arrivés, hier, & nous partirons dès qu'elle l'ordonnera.

La Comtesse avoit cessé de parler. Pierre lui prit la main, & la baïsa avec respect : Il étoit étonné de la justesse d'esprit de Maguelonne, qui avoit, pour ainsi dire, deviné ses aventures. De mon côté, ajouta-t-il, j'étois si persuadé que le Ciel nous réuniroit, que, pour mettre en sûreté les présens du Sultan, & vous les faire parvenir plus aisément, lorsque je pourrois savoir où vous les adresser, je les avois mis dans quatorze barils couverts de sel par les extrémités. Quoi ! s'écria Maguelonne, c'est vous qu'on croyoit perdu dans l'Isle de Sagonne ? Pierre fut étonné que la Princesse connût un événement, dont il n'avoit pas encore parlé. Elle lui dit qu'elle l'avoit appris par les Mariniers qui l'avoient perdu ; qu'elle leur avoit demandé le nom du passager dont ils lui racontoient le malheur, qu'ils n'avoient pas pu le lui dire ; qu'elle s'étoit senti plus pénétrée de son sort qu'elle ne l'auroit cru, & qu'enfin, ils lui avoient remis en dépôt les quatorze barils. Elle ordonna qu'on les apportât ; Pierre les fit ouvrir, & l'on en fortit les étoffes les plus belles en or & en argent, une quantité surprenante de pierreries de toute espèce, & six de ces barils étoient remplis de poudre d'or.

La Comtesse eût bien désiré que Maguelonne eût voulu partir, le lendemain ; mais la Princesse la pria d'attendre qu'elle eût réglé les affaires de l'Hôpital, ne voulant pas laisser

à l'abandon un établissement, auquel elle devoit toute sa consolation.

Elle assembla la Communauté, lui annonça qu'elle alloit se retirer, & qu'il falloit nommer une Supérieure pour la remplacer. Toutes ses compagnes parurent désolées; aucune ne se trouvoit digne de lui succéder: Elles refusèrent de nommer, suivant l'usage des Couvens, par la voie du scrutin; elles la supplièrent de choisir, & le choix qu'elle fit fut généralement approuvé. Après cette nomination, elle prit congé des Religieuses, & leur promit de venir les voir, le plus souvent qu'elle pourroit. Elles n'apprirent qu'alors qui elle étoit. Quant au Chevalier, qui avoit paru voir, dans l'enlèvement de la Princesse, un crime atroce dont il chargeoit Pierre, Maguelonné vint aisément à bout de le dissuader.

---

CHAPITRE XI.

*Mariage de Pierre & de Maguelonne terminé.  
Affaires de Naples.*

**L**E Comte Jean envoya dans ses terres, pour confirmer le retour de son fils, & pour annoncer leur arrivée & celle de Maguelonne. On publia des tournois, & les Chevaliers de toute la Province se rendirent chez le Comte. On disposa tout pour les recevoir. Cependant, le Comte & la Comtesse fixèrent au

lendemain le mariage de Pierre dans l'Hôpital même. La cérémonie se fit sans éclat; les deux époux étoient au comble du bonheur : Fortune, gloire, honneur, tout étoit absorbé par leur amour; leurs parens, plus tranquilles, avoient écrit à Naples.

La mère de Maguelonne y régnoit; le Roi étoit mort de chagrin; le trône appartenoit à la Princesse après la mort de sa mère : On croyoit Maguelonne perdue : l'État étoit livré à l'avarice & à la cupidité de plusieurs prétendans : Tous agissoient au nom de la Reine, & aucun ne respectoit ses ordres. Dès qu'on sut que Maguelonne vivoit, chaque chef de parti se rangea de son côté. Le Comte & la Comtesse, en attendant des nouvelles de Naples, partirent pour leurs terres. Ils y furent reçus avec des acclamations de joie; les fêtes les plus galantes, & les tournois les plus brillans, ne discontinuèrent pas, pendant six semaines. Pierre & Maguelonne se firent adorer.

La Reine de Naples écrivit à Pierre, & se félicita d'avoir un gendre qui pût mettre fin aux troubles de l'État; elle l'invitoit de venir, avec sa fille, prendre les rênes du gouvernement qu'elle étoit prête de leur abandonner. Elle invitoit aussi le Comte & la Comtesse d'accompagner leurs enfans.

Dès que les courtisans & les prétendans furent que Pierre de Provence étoit ce terrible Chevalier des Clefs, & qu'il étoit l'époux de Maguelonne, chacun songea à ses

intérêts; ceux qui avoient l'honneur d'être Chevaliers, partirent, aussi-tôt, pour la Provence, dans l'espoir que Pierre leur feroit l'honneur de rompre des lances avec eux, & qu'ils auroient le bonheur d'être battus; ceux qui ne l'étoient pas, & qui avoient dit le plus de mal du ravisseur de Maguelonne, lui écrivent pour le féliciter, lui faire part de leur joie, & lui demander sa protection; leurs lettres étoient remplies de ce que la bassesse & la flatterie ont de plus vil: Il n'y en avoit aucun qui ne lui marquât qu'il avoit été un de ses plus zélés défenseurs, & pas un qui n'accusât les autres.

Ceux qui avoient levé l'étendard de la révolte, & qui ravageoient l'État au nom de la Reine, furent un peu consternés, quand ils furent quel ennemi ils avoient en tête. Ils réunirent leurs intérêts, & firent une ligue générale contre Pierre. Il avoit été tranquille jusqu'à ce moment, s'inquiétant peu des intrigues des courtisans & des trames secrètes des prétendans; il espéroit que, se détruisant l'un par l'autre, il trouveroit peu d'obstacles à renverser: Lorsqu'il apprit cette confédération générale, il n'hésita plus; il envoya un Chevalier de confiance, qui rassembla les troupes de la Reine: Ce Chevalier s'aboucha avec ceux des courtisans, qui, trop foibles pour se faire un parti, avoient déjà écrit à Pierre, pour lui offrir leurs services. Il leur promit la protection de Maguelonne, & chacun d'eux fournit des

secours en argent ou en soldats, qu'ils débauchèrent.

Lorsque l'armée de Pierre se trouva assez nombreuse, il partit & vint en prendre le commandement; elle alla au devant de lui: Pierre entra dans Naples, il alla d'abord se prosterner aux genoux de la Reine, qui le reçut comme son fils; elle ne lui fit aucun reproche sur l'enlèvement de sa fille; elle lui dit seulement que le Prince, à qui son père l'avoit destinée, s'étoit déclaré l'ennemi le plus irréconciliable de sa Souveraine; qu'aussi-tôt que Maguelonne eut disparu, il annonça ses prétentions, les armes à la main; & que, depuis qu'il avoit appris qu'elle avoit épousé Pierre, il avoit réuni tous les partis, & s'étoit mis à leur tête, promettant de les indemniser, soit en démembrant des Provinces, soit par des emplois à la Cour.

Le camp de ce Prince étoit à deux lieues de la ville; Pierre, à la tête de ses troupes, attaque ses retranchemens, pénètre dans le camp, & le force de l'abandonner: Il ne lui donne pas le temps de se retrancher encore; il le suit avec vigueur, & le force à recevoir la bataille; elle fut vive & meurtrière; mais, après deux heures de combat, l'ennemi commence à plier: Pierre porte toutes ses forces vers l'endroit le plus foible, &, bientôt ce ne fut plus qu'une déroute générale. Le Prince fut trouvé mort sur le champ de bataille, & tout vint se soumettre à Pierre, qui rentra triomphant dans Na-

ples. Le peuple, qui ne se décide pas toujours par l'évènement, avoit pris parti pour lui avant la victoire : La plupart des courtisans, qui ne savoient pas pour qui le sort se déclareroit, attendoient le succès, & allèrent au devant du vainqueur, maudissant le projet ridicule du vaincu, qui, malgré ses défauts & ses vices, avoit osé prétendre à la main de la Princesse. Ceux qu'il avoit le plus favorisés, dévouèrent sa mémoire à l'exécration ; les courtisans firent des épigrammes contre lui, & des chansons, où l'on n'éparagnoit pas le père de Maguelonne ; car, comment louer le monarque régnant, sans ternir la gloire de son prédécesseur ? Pierre, qui n'entendoit rien aux règles des panegyriques, défendit les chansons, & imposa silence aux chansonniers.

Lorsque tout fut pacifié, Pierre choisit des Ministres sages & sans ambition, ce qui lui fut plus difficile qu'il ne l'avoit cru d'abord ; il pria la Reine de garder encore quelques jours le timon de l'État ; &, comme il favoit qu'il pouvoit s'en rapporter aux nouveaux Ministres, il partit pour aller chercher Maguelonne & ses parens. On le vit arriver en Provence avec une nombreuse escorte ; il passa à la Cour du Comte de Provence régnant, qui le reçut avec la plus grande magnificence. Il y vit Jacques, cet oncle présumptueux, qui raconta la manière dont Pierre l'avoit vaincu, sans le combattre, dans ce tournoi, qui fut si glorieux à son neveu.

Le Comte régnant étoit fans postérité ; il étoit le maître de laisser ses États à celui des enfans de ses deux frères qu'il jugeroit à propos. Robert, fils de Jacques, & Pierre, étoient les seuls qui eussent droit d'y prétendre. L'orgueil de Robert, la réputation de Pierre, &, surtout, l'alliance qu'il venoit de contracter avec l'héritière du Royaume de Naples, déterminèrent le Comte en faveur de ce dernier : Il est vrai qu'il indemnifia Robert par des biens immenses. Il nomma, dès ce moment, Pierre pour son successeur, après sa mort.

Pierre ramena Maguelonne à sa mère ; le Comte & la Comtesse les accompagnèrent. La Princesse tomba aux genoux de la Reine, qui la fit relever & l'embrassa ; elle lui témoigna le repentir le plus amer de l'avoir quittée ; elle lui jura qu'elle n'y avoit été déterminée que par les vertus de Pierre, & par la crainte, trop bien fondée, d'être l'épouse du Prince de Tarente. La Reine oublia tout le passé, & voulut, dès le jour même, abdiquer la couronne en faveur de Pierre & de son épouse : Ils la conjurèrent, inutilement, de la garder ; elle fut inflexible : Les deux époux furent couronnés au milieu des acclamations du peuple. La Reine ne se sépara point ; elle eut tous les agrémens du trône, sans en avoir les peines. Le Comte & la Comtesse s'en retournèrent en Provence, & ne manquoient pas, chaque année, de venir à la Cour de leur fils. Pierre & Maguelonne eurent un règne

long, heureux & paisible; ils n'éprouvèrent d'autres chagrins, que les pertes qu'ils firent successivement de leurs parens. Pierre recueillit le Comté de Provence; il eut un fils, qui réunit sur sa tête le Royaume de Naples, le Comté de Provence & tous les biens de Robert. Ces deux époux furent amans jusqu'au tombeau, où ils ne descendirent que dans l'âge de caducité.

*F I N.*

---

T A B L E  
D È S C H A P I T R E S.

- C**HAPITRE I. *Éducation de Pierre ; ses exercices ; présomption punie ; combat du père & du fils.* Page 1
- C**HAP. II. *Premières Aventures de Pierre à la Cour de Naples ; son entrevue avec Maguelonne ; premiers effets de leurs amours ; modestie de Pierre de Provence.* 11
- C**HAP. III. *Conversation intéressante de Maguelonne & de Nicé ; manière de philosopher de la Princesse sur le préjugé de la naissance ; message de Nicé ; ses remontrances inutiles.* 22
- C**HAP. IV. *Inquiétude satisfaite ; secret confié ; mariage promis & commencé ; gages donnés & reçus.* 31
- C**HAP. V. *Récompense inattendue d'un Troubadour ; Tournoi mémorable, combats, triomphe de Pierre.* 39
- C**HAP. VI. *Projet hardi, imprudence de Pierre, fuite, désespoir à la Cour, conjectures des Courtisans, recherches inutiles.* 47
- C**HAP. VII. *Retenue que tout le monde n'approuvera pas ; chasse funeste ; esclavage, tentation dangereuse ; conspiration dissipée ; départ de Pierre, nouveau malheur qu'il lui eût été aisé de prévoir.* 55

TABLE DES CHAPITRES. 119

- CHAP. VIII. *Pierre apprend des nouvelles désespérantes de Maguelonne; il raconte son histoire à la Supérieure de l'hôpital de Saint-Pierre; elle lui donne les nouvelles les plus favorables; surprise ménagée par l'amour.* 75
- CHAP. IX. *Histoire de Maguelonne depuis l'enlèvement de Pierre par les Corsaires; pèlerinage; arrivée en Provence; fondation d'un Hôpital.* 93
- CHAP. X. *Suite de l'Histoire de Maguelonne; anneaux retrouvés; l'amour plus clairvoyant que la tendresse paternelle.* 106
- CHAP. XI. *Mariage de Pierre & de Maguelonne terminé. Affaires de Naples.* 111

Fin de la Table des Chapitres.



HISTOIRE  
DE  
ROBERT LE DIABLE,  
ET CELLE DE  
RICHARD SANS PEUR,  
SON FILS.

---

EN DEUX PARTIES.

---

D 50858 - 4F

A 287610

HISTOIRE

DE

ROBERT LE DIABLE

AT CHEZ M

RICHARD SANS PEUR

SON FILS

---

PAR M. DE LA PASTEUR

---